

L'auteur

Ce livre est né le jour où j'ai entendu par hasard que les rhinocéros noirs pouvaient disparaître en moins d'une génération. L'énorme animal

qui chargeait Tarzan au cinéma et nous faisait tous trembler enfants allait donc disparaître de la planète.

Alors, j'ai décidé d'agir avec mes propres moyens : l'écriture. Parce que l'équilibre de la planète passe aussi par le sort réservé aux espèces qui l'habitent, et beaucoup d'entre elles disparaissent ou vont disparaître dans l'indifférence, malgré les efforts remarquables d'équipes présentes un peu partout dans le monde pour empêcher l'irréversible.

Parce que derrière la sauvegarde des espèces, il y a le respect de la vie sous toutes ses formes.

Marie Caballero

Tant qu'il y aura des rhinocéros

Illustration de couverture
Olivier Balez

Postface de Noël Mamère



SYROS
jeunesse

The logo consists of a stylized letter 'S' enclosed within a circle, positioned above the word 'SYROS' in a bold, sans-serif font. Below 'SYROS' is the word 'jeunesse' in a smaller, italicized, lowercase sans-serif font.

*Pour Amandine,
Mélanie et Thibault.*

Catalogage Électre-Bibliographie
Caballero, Marie

Tant qu'il y aura des rhinocéros – Paris : Syros, 2002. – (Souris verte ; 52)

ISBN 2-7485-0024-5

Dewey : 811.5 : Albums et fiction. Romans. Aventures et voyages

Public concerné : Bons lecteurs (à partir de 11 ans)

© 2002. Éditions La Découverte et Syros, 9 bis, rue Abel-Hovelacque, 75013 Paris

-Opla ! Cessez de rêvasser !
Opla, c'est le blondinet à houppe,
là-bas, au fond de la classe. Le
tout maigre aux grands yeux
couleur noisette.

Ne riez pas, lorsque son père a choisi ce prénom, il ne pensait pas être drôle, encore moins original. Mais comme le petit est arrivé avec beaucoup de précipitation en ce monde et que ses parents hésitaient encore, ce fut « Hop-là ! » contracté, élagué et voilà : Opla.

— Opla, vous m'écoutez ?

Mlle Pomier s'était plantée devant lui, les sourcils froncés. Les autres pouffaient et murmuraient déjà : « Tête d'oeuf au plat va se faire engueuler. »

Il était ce que l'on appelait un surdoué. Un enfant intellectuellement précoce, disait-on au collège. Heureusement, cela ne se voyait pas de prime abord. Peut-être parce que sa mère avait toujours veillé à ne jamais le coiffer avec la raie sur le côté et qu'il n'avait jamais eu à porter de lunettes. Mais un surdoué, ça se repérait vite et ce n'était pas fait pour avoir des amis. En tout cas, pas dans sa classe. Surtout quand il était le plus jeune de tous et que les autres, eux, pensaient déjà aux filles — et inversement — et que les premières cigarettes circulaient en

cachette. Généralement, on lui demandait sèchement d'aller jouer ailleurs quand, par pure mesure de civilité, il essayait d'intégrer un groupe.

— OPLAAAAA !

Un postillon venait d'atterrir sur son cahier. Opla osait à peine relever les yeux. Il voyait juste la robe couleur brique s'agiter devant lui. Mlle Pomier ne l'aimait pas. D'après elle, le garçon n'était pas à sa place. Dès que l'occasion se présentait — et il lui donnait beaucoup d'occasions —, elle lui conseillait d'intégrer un collège spécialisé. Ses parents n'avaient jamais cédé. Probablement pour ne pas accréditer l'idée que leur fils était un phénomène.

— Opla, allez-vous m'écouter ?

Sur le bureau, les postillons tombaient drus. La situation devenait critique, aussi Opla resta muet. Les crises d'autorité le tétonisaient. Et Mlle Pomier adorait ça, terroriser les élèves. À chaque cours, elle traversait la salle lentement, droite comme un piquet, une robe démodée s'arrondissant sur son ventre, le cheveu

noir, luisant, plaqué sur le côté par deux barrettes. Elle s'asseyait lentement en essayant de retenir un sourire narquois que Sylvain, le grand brun au premier rang, comparait à celui d'une hyène guettant sa proie. Sylvain était pourtant son élève préféré, son « chouchou », précisait-elle. Elle saisissait la liste des élèves avec toujours cette même question aux lèvres : « Voyons... Qui vais-je interroger aujourd'hui ? » Son regard brillait pendant que le stylo glissait sur les noms. Les visages se crispaien t ou se détendaient au fur et à mesure que la pointe à bille courait sur la feuille. Ce jeu-là n'inquiétait guère Opla car elle évitait son nom. Il y avait quand même quelques avantages à être surdoué. Lorsque parfois elle l'interrogeait et qu'il répondait parfaitement à ses questions, il recevait un douze sur vingt. Sa partialité visait à maintenir son emprise sur les élèves.

— DEHOOOOORS !

Cette fois, Mlle Pomier était devenue pourpre et les lettres du cahier se noyaient dans sa salive. Opla se leva, le plus dignement

possible, même si ses jambes flageolaient un peu, jeta hâtivement cahiers et stylos dans son cartable, et sortit dans le silence ambiant. Les autres ne gloussaient plus. La colère de Mlle Pomier serait désormais pour eux.

— Votre père aura de mes nouvelles, Opla. Vous n'avez rien à faire ici !

Un morceau de craie s'écrasa sur la porte au moment où le garçon en saisit la poignée. Il se retourna, sourit poliment et sortit. Les menaces du professeur le laissaient indifférent. Pour atteindre son père, il eût fallu posséder la potion miracle qui guérirait le rhinocéros du zoo avec qui il passait le plus clair de son temps.

Quatre heures et demie.

Opla se retrouvait une fois de plus dehors avant la fin du cours. Trop tôt pour rentrer. Le cabinet vétérinaire n'étant pas loin du collège, Opla décida de passer prendre son père pour rentrer à la maison. Peut-être main dans la main, avec un peu de chance. À moins qu'il ne soit encore dans son zoo.

La direction du parc zoologique avait fait appel à Philippe Mounier un an plus tôt. Le vétérinaire avait signé le contrat immédiatement, trop heureux de ne plus passer la totalité de ses journées enfermé dans le cabinet à soigner la goutte du chat de Mme Voilon ou la dépression de Douchka, un berger allemand moche et agressif qui rappelait à Opla vaguement quelqu'un.

En approchant du cabinet vétérinaire, il aperçut Jean-Paul, l'associé de son père, occupé à astiquer sa plaque. Un grand blond au visage carré durci par une coupe en brosse. Jean-Paul était champion de natation mais, en dehors des bassins, son physique d'athlète se perdait dans des pantalons de velours à grosses côtes trop larges qu'il n'abandonnait que l'été venu contre des bermudas. Les chemises à carreaux complétaient la panoplie.

— Salut Opla, tu viens voir ton père ? Tu le trouveras au zoo. Philippe est parti depuis une heure. Paraît que l'état du rhino a empiré.

Opla savait ce que cela voulait dire. Un

dîner en tête à tête avec sa mère devant un menu allégé, décongelé, micro-ondisé.

Il détestait vraiment les rhinocéros.

La maison était vide, Opla pouvait donc fondre sur les biscuits au chocolat avant de se retrouver devant un plat déshydraté-réhydraté, une tranche de jambon, du blé complet et un yoghourt zéro-pour-cent-de-matière-grasse. L'estomac du garçon criait famine et c'était son devoir d'y répondre.

Le danger, c'était Charlotte Mounier, née Fritodon. La mère. Grande et élancée, avec de longs cheveux châtais ramenés en couette et le même regard noisette que son fils. La balance l'attendait tous les matins. Pas un régime qu'elle n'ait testé, pas un jour sans salle de gym à cracher le trop-plein de dioxines : le mot « graisse » était tabou à la maison. « Telle mère, telle fille », confiait Philippe à son fils en parlant de grand-mère Noëlle. Il pensait les angoisses transmissibles, comme certaines maladies. « Alors, tu comprends,

à force de voir sa mère se priver de gâteaux toute sa vie... » La « surcharge pondérale » était effectivement l'ennemi juré de mère en fille chez les Fritodon. D'un certain côté, Opla attendait avec impatience que sa mère vieillisse pour qu'elle lui fiche enfin la paix avec sa balance. Mais d'un autre côté, sa maman vieille, cela signifiait lui adulte, assommant à son tour sa progéniture avec ses propres angoisses. Au fond, Opla ne voulait pas être adulte, mais ne voulait pas être enfant non plus.

Arrivé dans la cuisine, le garçon vérifia une dernière fois que la maison était vide : « Maman, tu es là ? » Pas de réponse.

À peine avait-il ouvert le placard que retentit derrière son dos :

— Tu sais que maman n'aime pas que tu grignotes avant le dîner !

L'enfant resta cloué sur place, pris la main dans le sac. Son père se tenait près de la porte-fenêtre. À contre-jour, les boucles blondes

donnaient un reflet argenté à ses cheveux. Opla tenta :

- J'ai appelé, pourquoi tu n'as pas répondu ?
- Tu as appelé maman, pas moi.

Le vétérinaire avait l'air très sérieux. Opla le dévisagea attentivement. L'œil était sombre derrière les petites lunettes cerclées, l'attention ailleurs. Devant l'air interrogateur de son fils, Philippe lâcha : « Le rhinocéros est mort », puis se dirigea vers le salon.

En voyant son père s'éloigner, Opla sentit son cœur se serrer et en oublia ses biscuits au chocolat. L'animal souffrait d'une maladie du sang comme beaucoup de rhinocéros en captivité. Celui-là n'avait pas survécu non plus.

Son dernier souvenir du rhinocéros était un regard si triste qu'Opla en frissonnait encore. Ce jour-là, il était resté longtemps à le contempler, instaurant un dialogue muet entre lui et l'animal. Le temps d'une étrange communion, il avait oublié sa répugnance. Il n'avait jamais eu de sympathie pour cette bête antédiluvienne, échappée de la préhistoire, qui lui volait

l'attention de son père. Tous ces animaux sauvages terrorisaient le garçon et il refusait d'aller au zoo. Opla avait beau être surdoué, il n'en était pas moins craintif. On ne peut pas être parfait.

Pour l'heure, il savait que la mort du rhinocéros n'annonçait pas des jours meilleurs.

-Hello, is there anybody here?

Opla sursauta. Charlotte Mounier était de retour. Quand elle s'annonçait en anglais, cela signifiait beau fixe. La balance était sans doute favorable ce jour-là. Les visages fermés de Philippe et d'Opla crispèrent son sourire.

— On peut savoir ce qui se passe ici ? Opla, tu t'es encore fait virer du cours de français ?

Opla s'empressa d'annoncer la mort du rhinocéros comme on lance une bouée à la mer. Alors la jeune femme se dirigea vers son époux dont on devinait la silhouette dans la pénombre du salon. Charlotte n'aimait pas non plus le rhinocéros et sa bonne humeur venait de s'évanouir à la seule évocation de

l'animal. Elle supportait mal qu'on lui préfère une bête de plus d'une tonne. Elle n'était pas méchante, mais avait du tempérament.

Le vétérinaire resta taciturne pendant trois semaines. La tension montait à la maison : Charlotte tolérait de moins en moins l'air renfrogné de celui « pour qui elle avait sacrifié sa jeunesse et son talent ». Ces reproches étaient injustes, Opla le savait bien. Charlotte n'avait rien sacrifié à son mari, plutôt à la peur de l'échec. Enfant plus que douée pour le violon, elle avait abandonné l'instrument une fois adulte, refusant la confrontation avec des jurys qui par leur verdict peuvent casser vos rêves. Charlotte Fritodon avait préféré les casser elle-même, au moment où Philippe Mounier était arrivé dans sa vie.

Avec le temps, Opla s'était habitué aux disputes de ses parents. C'était leur façon de communiquer, « comme les rhinocéros qui se jaugent en entrechoquant leurs cornes », ironisait le vétérinaire. Mais cette fois, la situation

se dégradait jour après jour et le garçon craignait de se retrouver comme beaucoup d'enfants au beau milieu d'un divorce où il serait la dernière arme pour blesser l'autre.

Une lettre d'Afrique sonna la trêve un beau jour de mai. Opla venait de quitter plus tôt que prévu la classe de Mlle Pomier quand il entendit le Klaxon du 4×4 de Philippe. La porte passager s'ouvrit à la hauteur du garçon qui vit son « sempipaternel » radieux, métamorphosé, un sourire illuminant son visage, les yeux pétillants. Le cheveu hirsute prouvait qu'il avait dû se passer la main dedans une bonne dizaine de fois.

— Allez, monte ! Tu t'es encore fait virer, hein ?

Première, seconde, troisième... Le vétérinaire passait les vitesses en entonnant à pleins poumons un air d'opéra. Opla l'observait du coin de l'œil. Cette joie soudaine l'inquiétait. Il y avait du rhinocéros là-dessous. Mais il ne posait aucune question pour ne surtout pas

avoir de réponse. Philippe avait abandonné le répertoire du ténor pour celui du baryton. Crescendo puis accelerando. Opla s'accrochait au siège. Il avait peur de la vitesse aussi. Sa mère disait qu'il avait peur de son ombre. Ce qui était faux, sauf la nuit dans le jardin.

Dans un crissement de pneus, le vétérinaire arrêta le tout-terrain devant le portail, descendit et contourna l'engin. Ouvrant la portière, il prit son fils dans ses bras, ce qui n'était pas arrivé depuis longtemps. Il le porta à l'intérieur de la maison, cette fois sur l'air du toréador façon soprano, ce qui fit rire Opla mais l'obligea à se boucher les oreilles. Charlotte, tout aussi surprise que son fils de ce débordement de joie, n'observa pas la même prudence :

— Que t'arrive-t-il ?

— La direction du zoo m'a demandé d'aller en Afrique chercher un nouveau rhinocéros et d'accompagner son transfert. J'emmène Opla, lança Philippe en posant son fils par terre.

Campé sur ses deux jambes, les bras croisés sur la poitrine et secouant la tête de droite à

gauche pour marquer sa détermination, Opla opposa un refus catégorique. Non, il n'irait pas dans ce pays peuplé de bêtes toutes plus horribles les unes que les autres. Non, il n'irait pas chercher de rhinocéros. Non, il ne se confronterait pas à ces monstres à l'état sauvage. Non, il ne soumettrait pas ses nerfs à d'insoutenables tensions. Oui, il avait peur. Et alors ?

Une hôtesse de l'air rousse s'agitait sous le nez d'Opla, un gilet de sauvetage autour du cou et un masque à oxygène à la main.

Elle portait une jupe couleur pervenche qui s'arrêtait au-dessus du genou, une chemise à fleurs et un foulard uni noué autour du cou.

La jeune femme, mimant les consignes de sécurité, faisait mine de mettre le masque sur son nez. La manœuvre n'était pas aisée en raison du chignon qui gênait ses mouvements. Un sourire forcé accompagnait une démonstration qu'elle avait dû répéter des milliers de fois devant des passagers plus ou moins attentifs. Opla était assis à gauche d'une vieille dame. Elle regardait sans cesse par le hublot et ne lui laissait aucune chance de voir autre chose que l'aile de l'avion.

Le vétérinaire n'avait pas convaincu le garçon de l'accompagner en Afrique, il l'avait exigé. Ce qui donna à Opla une vague idée des droits dont il pourrait se prévaloir jusqu'à sa majorité. La fin de l'année scolaire approchait et Philippe avait obtenu du collège que le garçon parte plus tôt. Au vu des résultats de l'élève, le conseil d'établissement n'avait fait aucune objection.

Lâché par ses professeurs, Opla avait espéré que sa mère s'opposerait au voyage. Mais non. Il tombait à point étant donné le climat qui régnait à la maison et il lui semblait tout à fait naturel que le garçon fasse partie des bagages. Opla devait partager les passions du père et l'Afrique était en quelque sorte son voyage initiatique.

— C'est très bien comme ça, nous avons besoin de réfléchir chacun de son côté, avait-elle dit à Philippe. Nous séparer pendant quelque temps nous fera le plus grand bien.

Opla ne voyait pas pourquoi sa mère parlait encore de réfléchir. Son père n'était plus triste, il n'y avait donc plus motif à querelle. Quant à la séparation, elle ne réjouissait guère l'enfant. Charlotte avait mauvais caractère mais il savait qu'être loin d'elle longtemps ne lui ferait pas le plus grand bien...

L'avion amorça le décollage et prit de la vitesse. La vieille dame crispa ses mains sur les accoudoirs en fermant les yeux. À gauche du

garçon, dans l'allée centrale, une petite fille brune le fixait de ses grands yeux bleus en souriant, une petite couette plantée sur le haut de la tête. Elle cherchait de toute évidence un allié dans cet avion plein d'adultes. Assise à côté d'elle, une jeune femme observait les allées et venues du personnel de l'avion, l'air pincé. Elle ressemblait à la petite fille, la malice en moins.

Quand l'avion atteignit sa vitesse de croisière, les hôtesses vinrent proposer des boissons. Toujours avec le même sourire aux lèvres. Par défi envers sa mère, Opla se jeta sur la plus sucrée d'entre elles. Mais son père s'interposa au nom de la lutte contre les multinationales et l'impérialisme économique.

« Qu'est-ce que c'est que ça encore ? Un nouveau régime ? » s'emporta Opla intérieurement. Sur ordre – oui, sur ordre – de Philippe, l'hôtesse de l'air tendit un jus d'orange au garçon. La jeune femme était visiblement désolée. Il y avait de quoi. Le garçon allait de frustration en frustration.

– Pouvez-vous dire à votre enfant de cesser de marteler mon siège avec ses pieds, je vous prie ?

L'homme qui venait de parler avait un fort accent anglais, s'était retourné de trois quarts et s'adressait à la maman de la petite fille.

– Bien sûr, excusez-la, répondit la jeune femme et, se tournant vers sa fille : Toi, ça suffit ou tu t'en prends une.

Manifestement, l'enfant avait pleinement conscience que les membres inférieurs qui s'agitaient sur le fauteuil étaient bien les siens et, pour en montrer l'évidence, elle décocha un dernier coup. Sec et précis. Dans les reins. L'Anglais se retourna avec un « Ouch ! » de douleur et une gifle s'abattit aussitôt sur la petite joue, provoquant un cri strident suivi de pleurs.

– Voilà, tu l'as bien cherché ! grogna la mère.

L'Anglais, visiblement satisfait du verdict maternel, se retourna et se cala confortablement sur son siège. La vieille dame à droite approuvait aussi du menton. Ses lèvres étaient

pincées et Opla entendait le cliquetis de ses mâchoires qui s'entrechoquaient. Ce cliquetis résonnait dans sa tête. Piano puis fortissimo. Le garçon se sentait solidaire de la petite fille qui ruminait sa vengeance sous son air renfrogné. Il l'entendait marmonner : « Un jour je serai grande, et vous allez voir ce que vous allez voir. » En attendant, elle boudait, les bras croisés.

À côté du garçon, la vieille dame serrait très fort un chapelet entre ses mains. Elle le fixait de ses yeux bleus, transparents. Ses doigts étaient noueux, déformés par le temps. Son dos s'arrondissait au niveau des épaules. Opla éprouva une sensation étrange en la dévisageant, une sorte de respect pour ce corps ratatiné qui, pourtant, supportait encore un voyage en avion. Mais il ne pouvait toujours pas regarder par le hublot et le temps commençait à devenir long.

Il se tourna vers la petite fille. Elle cherchait maintenant quelque chose de profondément enfoui dans son nez. La main maternelle

s'abattit de nouveau, laissant des sillons rouges sur la joue de l'enfant, immédiatement suivis de pleurs déchirants. Cette femme-là devait avoir un code génétique proche de celui de Mlle Pomier. « En tout cas, il faudrait réglementer la reproduction de telles furies », pensa Opla.

L'hôtesse de l'air (qui affichait toujours le même sourire) posa une barquette en plastique sous le nez du garçon. En grignotant, il revint à ses propres préoccupations. Si la perspective de se retrouver au milieu de la savane le tétonisait d'avance, il n'était pas fâché de retrouver son père qui, sur le chemin de l'aéroport, avait multiplié les explications sur le pourquoi-du-comment du voyage. Le garçon pensait que tous deux étaient à l'aube d'une relation nouvelle...

Le vétérinaire dormait paisiblement. Il avait englouti l'encas servi par l'hôtesse et des ronflements s'échappaient de sa gorge. « Il rêve sans doute à ses rhinocéros », songea Opla qui ne comprenait toujours pas comment des

animaux aussi disgracieux pouvaient le rendre heureux. Son père répétait à l'envi qu'il fallait les sauver. « Un siècle a suffi à l'homme pour décimer cette espèce, martelait-il, et si nous n'y prenons garde, elle sera bientôt éradiquée. Tes propres enfants devront se contenter de photos pour découvrir à quoi ressemblaient les rhinocéros, comme toi les dinosaures. »

Franchement, Opla ne regrettait pas vraiment de ne pas partager son espace vital avec des dinosaures. Au vu de leur gabarit, il savait qu'il n'avait aucune chance de s'imposer. En revanche, il imaginait difficilement la disparition du rhinocéros parce que, mine de rien, il faisait partie de son univers, de ses repères. Il était au milieu de ses peluches, de ses dessins, de ses bandes dessinées. Il ne pouvait pas disparaître.

Après une bonne heure de vol, le pilote annonça l'atterrissement et une hôtesse s'approcha du garçon pour lui signaler que sa ceinture n'était pas attachée.

Opla n'était pas pressé d'atterrir. Dans cet avion, il était déjà loin de chez lui mais il n'était pas encore là-bas. Il était entre les deux, comme dans un sas. Un sas qui pour l'instant le protégeait.

L'appareil amorça la descente puis se posa en douceur.

Il venait d'atterrir dans l'un des rares pays d'Afrique à ne pas avoir connu de guerre, son lot de famine et de misère. À l'aéroport de la capitale, le responsable d'une réserve naturelle située à l'extrémité du pays les attendait.

Les hommes ne s'étaient pas aventurés là-bas, laissant la faune en paix et le site vierge d'agriculture. Un véritable sanctuaire pour les animaux sauvages, à présent menacé par les mercenaires d'un pays limitrophe, reconvertis en braconniers avec la fin de la guerre qui sévissait chez eux.

Une fois dans le grand hall de l'aéroport, Philippe Mounier chercha immédiatement le poste d'information où devait les retrouver Bilbou, leur hôte, un astronome d'origine *shona*¹. Chose peu aisée tant l'aéroport ressemblait à une fourmilière avec les allées et venues désordonnées des voyageurs, qui tirant une grosse valise à roulettes, qui poussant un Caddie où s'empilaient les bagages. Le vétérinaire finit par trouver le point de rendez-vous et, après quelques minutes d'attente, un homme grand et élancé leur arriva droit dessus. Vêtu de blue-jeans et d'un tee-shirt blanc,

Bilbou avait un look on ne peut plus occidental. Il portait des lunettes en écaille rectangulaires qui lui donnaient l'air faussement sévère et ses cheveux coupés très courts grisonnaient déjà sur ses tempes.

Poignées de mains vigoureuses, présentations, formalités d'usage, et l'astronome les dirigea vers un Land-Rover robuste et caparaçonné. L'astronome lança énergiquement les bagages au fond du véhicule. L'appareil photo offert à Noël venait de connaître son premier test de résistance.

L'énorme véhicule n'était qu'une voiture de location. Un avion de tourisme les attendait à l'autre bout de la capitale, sur un petit aérodrome. La réserve était située au sud-est du pays. Bilbou était le propriétaire de l'un des vingt ranches privés. C'est en tout cas ce qu'il essayait d'expliquer tout en maintenant un œil sur la route et en s'excusant auprès de ses invités de sa conduite maladroite.

Secoué et malmené par les freinages intempestifs de Bilbou, Opla n'avait pourtant qu'un

1. Peuple et famille linguistique d'Afrique australe.

souhait, arrêter là cette aventure. L'astronome semblait se donner toutes les peines du monde pour exaucer son vœu en laissant sur son passage des automobilistes ou des piétons vociférant un chapelet de jurons, le poing en l'air. Mais le ciel était contre le garçon qui aperçut, en sortant de la capitale, la petite tour de contrôle annonçant l'aérodrome.

L'avion, un Piper, attendait déjà sur la piste. De grosses lettres barraient ses flans. Venu tout droit d'Angleterre, il répondait au code G-TCAB, abréviation de Golf/Tango-Charly-Alfa-Bravo. On le surnommait Alfa-Bravo.

Le nez sur une carte au 1/500 000^e, un pilote aux grosses moustaches rousses préparait le plan de vol. Bilbou présenta Val, un Anglais qui était autrefois employé par une grande organisation internationale de protection de la nature. Il l'avait quittée après un différend et travaillait désormais seul. Toute la carrière de ce quadragénaire avait été vouée aux mammifères en danger. Il avait parcouru

le monde et apporté son expérience et ses connaissances à de nombreux programmes de réintroduction d'espèces dans leur milieu naturel. Val avait brillamment grimpé les échelons de son organisation et était promis à la direction générale. Mais le moment venu, on lui préféra un Portoricain, les anglophones étant déjà majoritaires aux postes de direction. Enfin arrivé en haut de l'échelle, voilà qu'on lui retirait le dernier échelon. Humilié, Val fit alors ses bagages et s'installa sous le soleil brûlant d'Afrique où il menait depuis deux ans des recherches sur la maladie qui avait emporté le rhinocéros du zoo.

Impressionné par le parcours de Val, Philippe le bombardera de questions au point que Bilbou dut abréger les présentations en rappelant qu'il était largement temps de partir pour la réserve. Il poussa Opla à l'arrière de l'appareil, invitant Philippe à prendre place à côté du pilote. Val se rassit aux commandes de l'avion et vérifia une dernière fois les conditions météo à la radio avant de demander l'autorisation de décoller.

Une voix brouillée désigna une piste pour Alfa-Bravo. Une fois l'avion aligné et le moteur à 1800 tours, Val attendit une dernière autorisation de la tour de contrôle avant de pousser à fond les gaz dans un bruit assourdissant. L'accélération et les vibrations de l'appareil secouèrent dangereusement l'estomac du garçon qui ne put réprimer un hoquet lorsque l'engin atteignit le premier palier. Là, l'appareil prit encore de la vitesse et s'éleva de nouveau. Le pilote rentra les volets sans lâcher des yeux les témoins du tableau de bord. Le Piper prenait doucement de l'altitude et Opla put enfin souffler.

Val poursuivit son dialogue avec la radio. Il venait de quitter la fréquence de l'aérodrome pour prévenir l'aéroport de la capitale que l'avion s'apprêtait à couper ses axes. En réponse, la radio égrenait des positions que l'Anglais écoutait attentivement.

Alfa-Bravo s'éleva à 5 500 pieds. À une vitesse de 100 nœuds, ses passagers survolèrent rapidement des paysages vierges de toute

construction. En bas, les troupeaux de buffles ressemblaient à une colonie de fourmis et Opla se sentait bien aise de les observer de cette distance. Mais les autres ne semblaient pas partager son sentiment. Val amorça une descente pour s'approcher de la faune sous les exclamations de ravissement de Philippe.

Le Piper se rapprocha du sol et accompagna tantôt le galop des zèbres, tantôt celui des gazelles ou des gnous, provoquant l'envol de nuées d'oiseaux. Près des points d'eau, les silhouettes massives d'éléphants marquaient leur désapprobation en dressant leur trompe au passage de l'avion. Le crépuscule commençait à adoucir l'horizon et le vétérinaire n'en finissait plus de s'extasier sur le paysage, hurlant qu'il n'avait jamais rien vu d'aussi beau, que c'était extraordinaire. Philippe jubilait, Bilbou en redemandait et Val ne se faisait pas prier pour satisfaire son équipage. Opla, lui, serrait les dents.

— C'est ton premier voyage en Afrique ? demanda Bilbou au garçon qu'il sentait crispé à côté de lui.

« Le premier et le dernier », espérait Opla.

— Alors, fais un vœu !

Le garçon ne comprenait pas.

— Il faut faire un vœu pour toute chose nouvelle, poursuivait Bilbou. Moi, je fais ça depuis tout petit. J'ai exprimé un vœu lorsque j'ai goûté mes premières fraises, acheté mon premier livre, conduit ma première voiture, vu ma première étoile filante, etc.

— Et ils se sont réalisés ?

— Non, je fais le même vœu depuis quarante ans. Au moment de mourir, je ferai exactement le même parce que là aussi ce sera la première fois et j'espère bien être exaucé cette fois, s'esclaffa l'astronome. Dès demain, tu feras ta première balade dans la brousse.

Ces dernières paroles eurent pour effet immédiat de figer le sourire du garçon. Son vœu était tout trouvé : il ne voulait pas voir. Il n'aimait pas avoir peur, il ne voulait pas aller dans la brousse, il refusait de croiser le chemin de ces diplodocus miniaturisés en liberté, encore moins celui d'un lion. Demain, le

voyage se ferait sans lui. Il laissait aux autres le soin de sauver l'espèce. Il y avait longtemps qu'il ne se rêvait plus sous les traits de Zorro ou de Superman, l'épée ou le poing en avant, prêt à sauver les opprimés de la terre ou, moins modestement, le monde.

— Qu'est-ce que ça donne avec les braconniers ? interrogea Philippe.

— Depuis la création de la réserve et le regroupement des rhinocéros, nous n'avions plus affaire à eux, raconta Bilbou. Mais, dernièrement, un groupe a été repéré dans les environs. Il y a une semaine, les gardes du parc national ont même trouvé le cadavre écorné d'un rhinocéros. Ce qui en dit long sur la détermination de ces hommes qui n'ont pas hésité à braver la surveillance des gardes.

— Que comptez-vous faire ?

— Depuis cet épisode, tout le monde est sur le qui-vive. Les bêtes de la réserve sont désormais en danger. Tous les jours, nous nous relayons avec les autres propriétaires de

ranches pour surveiller le territoire, mais malheureusement la surface à contrôler est bien trop vaste.

Bilbou gardait néanmoins une carte dans sa manche pour le cas où la situation deviendrait critique. Au gré de ses explorations, l'astronome avait découvert un jour par hasard un endroit exceptionnel barré de montagnes et difficilement accessible où, pourtant, il avait dénombré une soixantaine de rhinocéros. Un immense conservatoire naturel que Bilbou avait baptisé « Atlantide », parce qu'il était introuvable sur la carte. Lui seul d'ailleurs pouvait situer cet endroit.

Si les braconniers s'avéraient déterminés, comme le redoutait l'astronome, la solution était de transférer le cheptel de la réserve à Atlantide. L'astronome envisageait déjà d'entourer les passages accessibles du conservatoire de clôtures électriques et d'organiser une surveillance constante, preuve qu'il prenait vraiment la menace au sérieux. Les autres avaient donné leur accord de principe à une

telle opération. Pourtant Bilbou gardait le secret sur le lieu. Comme Opla — qui mine de rien suivait la conversation — s'étonnait de son manque de confiance envers les autres propriétaires, l'astronome répondit :

— Les braconniers signalés semblent très bien organisés et je dirais même très bien renseignés. S'ils apprennent la création d'une zone de protection renforcée, ils vont multiplier les attaques pour avoir les rhinocéros avant leur transfert, et ce sera la guerre, la course contre la montre entre eux et nous.

— Tout ça pour une corne ! lâcha le garçon, excédé à l'idée de devoir s'exposer à la colère de mercenaires à cause de bêtes qui ne lui étaient même pas sympathiques.

Sa réaction surprit les autres passagers de l'avion. Bilbou resta un moment perplexe, comme s'il n'avait pas bien compris les paroles du garçon.

— Ben quoi ? Vous trouvez ça normal, vous ? continua Opla, pas même désarçonné par le regard furieux de son père.

Et tel un robinet que l'on ouvre un peu trop vite, il déversa le flot de rancœur accumulé depuis des mois. Il en avait assez d'entendre parler de rhinocéros. Il n'aimait pas les rhinocéros, ne les avait jamais aimés et ne les aimerait jamais.

— OPLA, TAIS-TOI ! TU ME FAIS HONTE !

Et Opla se tut. L'injonction était claire.

Philippe était furieux. Bilbou et Val le regardaient de travers. N'importe quel gamin pouvait tenir de tels propos sans provoquer le moindre battement de cils mais un fils Mounier, non ! Il se devait d'être la copie conforme de son géniteur et s'émerveiller devant la plus petite espèce vivante peuplant cette terre.

— Voilà, nous arrivons ! s'exclama Bilbou.

Il montrait du doigt une piste minuscule.

Un œil sur l'horizon, Val dirigea l'appareil sur l'axe de la piste, effectua l'approche, puis posa l'avion en souplesse, non sans quelques rebondissements. Puis il rentra dans le hangar

et désigna un mélange de 4×4 et de camionnette qui stationnait tout près de là. Deux minutes plus tard, tout le monde était à l'intérieur du pick-up, Opla toujours serré à l'arrière aux côtés de Bilbou. Durant le trajet jusqu'au ranch, Bilbou raconta son enfance sur cette terre aride cinquante ans auparavant, ses études d'astronomie aux États-Unis et son retour au pays pour gérer la réserve.

Opla ne savait pas comment les étoiles avaient pu conduire Bilbou aux rhinocéros mais, à sa place, il serait resté bien sagement à contempler le ciel.

La nuit était sombre, à peine un clair de lune pour guider Opla. Il était resté dehors, avec un petit garçon. Un énorme rhinocéros surgit des fourrés. Son compagnon d'infortune s'élança d'un bond tandis que le monstre marchait lentement vers eux. Le vent s'était levé et toutes sortes de choses volaient dans les airs, entraînées par des tourbillons. Opla voulait courir, mais ses jambes ne répondaient

pas, seul son tronc s'agitait. Il tenta de hurler au secours, mais ses cris s'étranglaient dans sa gorge à lui faire mal. À l'en réveiller. Ce qui se produisit.

Assis sur son lit, l'œil hagard, il regarda autour de lui, le cœur battant. Derrière le cocon formé par les voiles de la moustiquaire, la chambre était plongée dans la pénombre. Opla distinguait la chaise, la commode et ses affaires jetées en tas par terre.

Ce n'était qu'un cauchemar. Avec une bête gigantesque, terrifiante, pétrifiante, en un mot : moche. Très moche. Et pleine de poils. Une sorte de mammouth, façon rhinocéros. « Un rhinocéros laineux quoi », se dit le garçon. « Donc, disparu depuis dix mille ans, continua-t-il à voix haute pour se rassurer. Ce qui ne lui laisse aucune chance de surgir sous mon nez. Je dis bien AUCUNE. » Et promptement, il regarda sous le lit. Rien. « Et quand bien même il aurait survécu, il fait bien trop chaud pour lui en Afrique. En Sibérie peut-être... »

Rassuré par sa propre démonstration, Opla s'allongea à nouveau. Et se répéta qu'il s'agissait d'un simple cauchemar et qu'il n'y avait que sa mère pour prendre au sérieux un cauchemar. Elle prenait même cela tellement au sérieux que si, par malheur, Opla confiait un mauvais rêve, elle avançait aussitôt l'idée de prendre rendez-vous chez le « psy » parce que « les cauchemars pouvaient cacher un trauma post ou, pire, prénatal ».

Opla finit par trouver le sommeil après s'être longtemps tourné et retourné dans son lit. Malheureusement, la trêve fut de courte durée car, dès l'aube, il aperçut la tête de son père dans l'encadrement de la porte, visiblement mécontent.

— Opla, c'est la troisième fois que je t'appelle. Ton petit déjeuner est prêt, saute dans un pantalon et arrive. Tu as cinq minutes.

Opla se demandait parfois si son père n'avait pas raté une carrière de militaire. Il regrettait les efforts matinaux de sa mère qui déployait

des trésors de patience pour le tirer du lit. Son père, en revanche, abhorrait perdre son temps et ne cédait pas aux prolongations matinales. Quand Opla traînait, il joignait le geste à la parole en le tirant énergiquement des draps. Ce qui déclenchaient les foudres de Charlotte qui détestait que l'on brusque son petit. Depuis un an, Opla était ainsi l'un de leurs sujets de disputes préférés. « Honneur » qu'il partageait avec le zoo, la faïence de grand-mère Noëlle, la télécommande de la télévision et le téléphone.

— OPLA, DÉPÈCHE-TOI !!!

« Mais pourquoi veut-il absolument que je l'accompagne ? » ronchonna Opla.

Tout en se lamentant sur son sort et sur celui de tous les incompris de la terre, il saisit sa casquette, enfila un tee-shirt propre, un jean et sortit. Philippe l'attendait sous la véranda de la maison et manifestait son impatience en tapotant d'une main l'un des piliers de bois. De l'autre, il tendit une brioche que le garçon saisit au passage.

— Bon sang, Opla, dépêche-toi un peu ! Nous avons bien deux heures de route avant d'avoir la moindre chance d'apercevoir un rhinocéros, lança le vétérinaire.

Opla accéléra le pas à contrecœur, donnant au passage un grand coup de pied dans un rocking-chair, et rejoignit le pick-up. De là, le garçon jeta un œil autour de lui, se remémorant leur arrivée au ranch, la veille, en pleine nuit. Dans la pénombre, Opla avait juste distingué une silhouette massive qui se dessinait dans l'obscurité. Maintenant que le soleil était levé, il découvrait, planté au milieu de nulle part, le lodge, une grande maison blanche de plain-pied, couverte d'un toit de chaume que supportaient plusieurs piliers de bois. Pas d'autre habitation à l'horizon. La propriété était délimitée au loin par des herbes hautes jaunies par la sécheresse. Ici ou là, le regard rencontrait un arbre.

Une grande véranda permettait de se mettre à l'abri du soleil. Le rocking-chair continuait d'ailleurs de se balancer doucement dans l'ombre.

À gauche de la maison se dressait l'étable. Elle donnait sur un grand terrain clôturé. Opla remarqua une petite fille en salopette, près de la barrière en bois. Bilbou discutait joyeusement avec elle. Il cria en direction du garçon :

— Eh, Opla ! Viens donc que je te présente Louna !

La petite fille fixait Opla de ses grands yeux noirs. L'astronome l'avait recueillie l'année précédente dans un village proche de la réserve. Ses parents venaient de mourir, fauchés tous deux par la même maladie. Bilbou avait craint que la petite ne soit elle-même atteinte mais les tests s'étaient révélés négatifs. L'astronome était maintenant attaché à Louna comme à sa propre fille.

La petite sourit en dévisageant Opla puis tourna son regard vers une bête deux fois plus longue que haute. Un rhinocéros.

Le quadrupède se planta face à eux et observa le garçon sans sourciller, le fixant de ses tout petits yeux. Seules ses oreilles

s'agitaient au-dessus de son crâne. Deux cornets qui semblaient le renseigner tel un radar.

Opla sentit tout à coup un terrible picotement envahir son nez et éternua violemment. Sa tête fut projetée en avant et sa casquette catapultée à un mètre. Dans l'enclos.

Le mastodonte répliqua en soufflant et en grattant le sol furieusement avec sa corne. Les membres du garçon se raidirent, comme prêts à subir la charge de l'animal. Mais non. La bête s'enleva avec une élégance et une souplesse extraordinaires pour aller cueillir les feuilles d'un buisson, laissant Opla comme deux ronds de flan.

— Sa lourdeur est trompeuse, n'est-ce pas ? lança Bilbou, amusé par la situation.

Opla acquiesça. Médusé, il observait le ballet de la bête qui trottaient avec force délicatesse.

— Tu n'as rien à craindre de Pachy, continua Bilbou. Il n'y a pas plus placide que cette femelle. C'est elle que vous allez emmener.

C'était donc « Ça » que son père comptait ramener dans leurs bagages !

Opla recula. « Ça » se dirigeait à nouveau vers le groupe, attiré par les brindilles que lui tendait Louna. Le garçon vit avec stupéfaction l'échantillon de dinosaure saisir doucement les petites branches de ses lèvres pointues et se laisser caresser par la fillette.

Louna ne manifestait aucune crainte et Opla se sentit un peu honteux. Il essaya d'engager la conversation pour cacher son embarras. La fillette répondit par un mélange de paroles incompréhensibles et de grands gestes. Elle s'exprimait dans le dialecte de son pays et terminait toutes ses phrases d'un « Oui ? » qui laissait entendre qu'elle attendait une réponse. Opla ne comprenait pas un mot. Agacée, elle coupa court à leur tentative de dialogue, le prit par la main et, d'un geste de la tête, lui désigna le pick-up. Opla la suivit. Au passage, il jeta un dernier regard au rhinocéros dont une patte restait plantée sur sa casquette. Un héron garde-bœuf se dressait sur son dos, picorant de temps en temps une tique. L'oiseau jouait les sentinelles, prêt à signaler un danger à son mastodonte de compagnon, et regarda les enfants passer.

Bilbou indiqua au garçon sa place dans le pick-up : à l'arrière, entre Louna et Val qui lui tendait une paire de jumelles. Bilbou tourna la clé de contact du véhicule et l'estomac du garçon commença son étreinte sur la brioche qu'il venait d'avaler.

Philippe avait pris un fusil à seringue, « au cas où ». Ce « au cas où » ne rassurait guère son fils. « Un rhinocéros est imprévisible, surtout lorsque l'on s'invite sur son territoire », avait-il ajouté. Eh bien, Opla, justement, était tout à fait d'accord pour que l'on fiche la paix à tous les rhinocéros de la terre.

Lancé sur la piste, le pick-up laissait derrière lui un nuage de poussière qui n'était pas de la plus grande discréction aux yeux du garçon. « De quoi se faire repérer par un troupeau de rhinocéros », se dit-il. Plus l'angoisse s'emparait de lui, plus son père trahissait son excitation, les lunettes rondes de travers, la main passée nerveusement dans les cheveux. Opla se désespérait d'avoir un père si différent de lui : « L'un de ses gènes a sans doute muté en m'étant transmis, pensa le garçon. Il est impossible que quelqu'un d'aussi téméraire ait pu m'engendrer. Ou alors, je suis victime des lois de l'évolution et je suis en train de m'adapter à mon environnement : en fuyant tout risque. » Et là, précisément, Opla eût

donné n'importe quoi pour être ailleurs. Le temps des aventuriers était révolu. Pas un pouce de terre où l'homme n'ait mis le pied. Alors, à quoi bon tout ça ? À quoi rimait cette chevauchée motorisée en pleine brousse ? Et si son cauchemar était prémonitoire ? N'allait-il pas ingénument vers le plus terrible des destins ?

Le garçon imaginait déjà Charlotte, suant le dîner de la veille au club en suivant le rythme endiablé de la musique envoyée à plein volume. Quelqu'un lui ferait signe, l'air grave, puis lui prendrait la main avec ces mots : « Charlotte, il faut être forte. » Elle comprendrait immédiatement et s'effondrerait en sanglots. Au collège, Mlle Pomier réclamerait une minute de silence en l'honneur du regretté Opla, terrassé par une horde de braconniers parce qu'il voulait sauver les derniers rhinocéros. Elle demanderait aux autres de prendre exemple sur le courage de celui qui avait placé la sauvegarde de la biodiversité au-dessus de tout, y compris de sa propre vie.

Les filles essuieraient leurs larmes sur leurs avant-bras avec des reniflements sonores.

Les dépouilles arriveraient par avion du Gael¹, les cercueils couverts du drapeau onusien avec cette inscription : « First victims of Rio de Janeiro summit². » Un long cortège de personnes endeuillées aux yeux rougis les accompagnerait vers leur dernière demeure. Sylvain serait là, reconnaissant à titre posthume les « mérites du gnome », clignant des paupières pour retenir une larme. Mlle Pomier avancerait à ses côtés, les lèvres pincées. Tiraillée par le remords, elle emboîterait le pas à M. Dumortier. Charlotte avancerait en tête, digne, le port altier, un voile noir cachant son visage. Magnifique dans sa douleur de mère et d'épouse...

1. Avions officiels français.

2. Sommet de Rio de 1992 ou « Conférence mondiale des Nations unies sur l'environnement et le développement ». La plus grande réunion planétaire de gouvernements et d'organisations non gouvernementales qui avait pour but de prendre les mesures nécessaires pour léguer aux générations futures une planète à peu près potable.

— Opla, tu te sens bien ? demanda Philippe.

— Oh ! oui, oui... je... repensais au cauchemar de cette nuit, répondit un brin gêné Opla, en essuyant les larmes de ses propres funérailles sous l'œil interrogateur de Louna.

À cet instant, Val hurla :

— Là, regardez, à droite !

L'Anglais montrait du doigt le manège circulaire de trois vautours dans le ciel. Bilbou quitta la piste et accéléra dans cette direction. L'herbe sèche craquait sous les roues du pick-up.

Le véhicule mit en fuite une hyène qui faisait face à un petit rhinocéros bien vivant, effrayé, qui frottait déjà sa minuscule corne contre le sol. Prêt à charger. Il protégeait le cadavre de sa mère.

Val freina et, aussitôt, tous s'éjectèrent du tout-terrain. Tous sauf Opla. Sa main était restée crispée sur la poignée de la porte. Le garçon ne voulait pas descendre du pick-up, il refusait de voir ça. Il resta tassé dans le véhicule à regarder les autres se précipiter vers le corps. De toute évidence, ils allaient

l'oublier dans la voiture, tout comme la paire de lunettes que son père avait abandonnée sur le siège. Il la saisit d'une main, ouvrit la portière de l'autre et courut dans leur direction.

Opla osa à peine regarder le rhinocéros qui gisait à ses pieds. L'animal s'était affaissé d'un bloc, le corps criblé de balles. Son museau reposait sur le sol, mutilé, baignant dans une mare de sang. Les cornes avaient été enlevées. Les braconniers ne s'embarrassaient pas de formalités, ils tranchaient. À la hache.

L'animal qui terrifiait le garçon était là, devant lui, inoffensif désormais, amputé de sa corne légendaire, en train de pourrir au soleil pendant que son petit le veillait sans comprendre. Une tonne et demie de chair abandonnée aux charognards pour une corne d'à peine cinquante centimètres. Opla non plus ne comprenait pas. La gorge serrée, il ressentait une violente envie de vomir.

Tous observaient le même silence. Louna pleurait doucement.

— Les hyènes raffolent des petits rhinocéros,

et celui-là sans sa mère est fichu, il ne peut pas encore se défendre, expliqua Val, se ressaisissant.

— Très bien, dit Philippe, je vais l'endormir et nous pourrons l'emmener avec nous.

Aussitôt, il prépara une seringue avec une petite dose de narcotique pour que le petit ne se réveille pas pendant le voyage. Une fois la seringue plantée dans l'encolure, l'animal s'écroula. Val lui couvrit promptement les yeux et les oreilles pour éviter une poussée de stress tandis que le vétérinaire vérifiait le pouls, puis la fréquence cardiaque et le rythme respiratoire.

La hyène ne s'était pas décidée à déguerpir. Elle allait et venait à distance sous le regard de Bilbou, prêt à tirer si elle s'aventurait trop près. Louna sautait à ses côtés en agitant furieusement les bras pour la faire fuir. Mais la bête ne se laissait pas impressionner. Affamée, elle attendait patiemment le départ des intrus pour se jeter sur le petit rhinocéros.

— Tout va bien ? demanda Bilbou qui s'impatientait.

— La respiration s'est ralentie trop rapidement, je dois lui administrer un stimulant, répondit Philippe qui piqua à nouveau l'animal. Lorsque le souffle de l'animal se fit profond et régulier, il fit signe aux autres d'approcher pour l'aider à le porter. Opla se joignit à eux pour hisser le petit à l'arrière du pick-up. La manœuvre n'était pas aisée, l'animal pesant près d'un quintal. Quand il fut enfin posé sur le plateau du véhicule, Val le recouvrit d'une couverture et s'assit à ses côtés pour veiller sur lui pendant le trajet. Louna grimpa également à l'arrière. Le vétérinaire vérifia une dernière fois son rythme cardiaque et fit signe à Bilbou de démarrer.

Sur le chemin du retour, Opla s'endormit. Sa tête rebondissait doucement sur le fauteuil et il entendit vaguement les éclats de rire de Philippe quand le véhicule croisa une colonne de cyclistes suivie d'un autocar. Des touristes en quête de sensations fortes qui pédalaient de village en village, alléchés par les promesses

de rencontre avec des troupeaux d'éléphants, de gazelles ou de zèbres. « À quelle vitesse faut-il pédaler pour échapper à un éléphant en colère ? » songea Opla avant de sombrer à nouveau dans le sommeil.

— Freiné, Bilbou, freine et coupe le moteur !!!

Rien de tel que des hurlements pour vous tirer de votre sommeil. Opla se réveilla en sursaut. Val s'agitait à l'arrière. Le garçon jeta un œil au loin à travers la vitre poussiéreuse du pick-up. Rien. Devant lui, Philippe dégageait nerveusement une paire de jumelles de son étui.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-il.

— Deux rhinocéros, répondit son père.

— Tiens, prends les jumelles, conseilla Bilbou. Ils sont loin et je ne peux pas prendre le risque de m'approcher sans qu'ils nous repèrent à l'odeur ; là, ce serait notre fête. Pour l'instant, le vent ne nous est pas favorable.

Le garçon distingua nettement les deux bêtes.

— Un mâle et une femelle, annonça Philippe sur un ton qui glaça le sang de son fils.

Le plus gros des rhinocéros marchait la tête relevée en arrière, la bouche ouverte, la lèvre supérieure contractée et les narines fermées. L'autre, la femelle selon Philippe, se tenait raide, le défiant. Puis elle gratta le sol de sa corne. Visiblement irritée, elle chargea un buisson dont elle arracha les branches à coups de corne pour les rejeter violemment. En face, le mâle avait commencé le même manège, frottant le sol de sa lèvre supérieure et, avec sa corne, chargeant lui aussi les buissons dans un ébrouement tonique.

Le rhinocéros mâle entamait maintenant des petits galops autour de la femelle, membres raides.

— Mince, ça se complique. La femelle est suivie. Il va y avoir du grabuge, vociféra Philippe.

— C'est quoi une femelle suivie ? demanda Opla.

— Une femelle suivie de son petit qui, en l'occurrence, est déjà presque adulte. En général, ils n'apprécient pas le manège des mâles autour de leur mère et... Nom d'une pipe, il

va charger. Il est fou, l'autre ne va en faire qu'une bouchée.

Le vétérinaire avait raison, le jeune s'élança dans un vacarme de locomotive à vapeur. En face, l'autre s'enleva à une vitesse incroyable pour le fuir mais, tout à coup, fit volte-face. Une volte-face incroyable : quasiment à angle droit et sans ralentir. Le choc fut terrible.

— Le jeune est blessé à l'épaule, s'exclama Philippe tandis que l'animal s'éloignait en boitant. Il faut aller le soigner.

— Non, pas maintenant, rétorqua Bilbou. Tant que notre Roméo n'a pas repris sa sérenade et qu'il n'a pas enlevé sa dulcinée, c'est trop dangereux. Val, ne quitte pas des yeux le jeune ! Il ne faut pas le perdre de vue.

— Allez, Roméo ! s'impatientait Philippe, dégage de là.

— Sa mère l'abandonne pour partir avec le plus gros ? s'inquiéta Opla.

— Le jeune est presque adulte et Roméo a prouvé sa supériorité. C'est ce que l'on appelle un mâle dominant.

— Mouais, grommela Opla.

Ce dominant-là ne lui rappelait que trop le colosse du club de fitness qui tournait autour de sa mère et il se sentait soudain solidaire du jeune rhinocéros qui venait de charger. L'entraîneur de Charlotte avait le muscle saillant et le grognement sonore. Le garçon n'avait aucune sympathie pour lui et la façon dont ses énormes jambes débordaient du caleçon étroit l'horripilait. Alors, lorsque Charlotte s'attardait sur la bedaine rebondie de son époux en le menaçant de divorce au premier gramme supplémentaire, Opla soutenait son père de toutes ses forces. Il ne voulait pas qu'arrive le jour où le ventre rassurant de son « sempipaternel » serait remplacé par un amoncellement de muscles.

Les deux rhinocéros s'étaient enfin éloignés et Philippe plaça aussitôt une seringue dans le chargeur du fusil : « Un rhinocéros blessé, c'est pire que tout. L'anesthésie lui fera oublier la douleur et nous mettra à l'abri de sa colère. »

Assis en équilibre sur le rebord du véhicule, Philippe visa l'encolure de l'animal, puis tira. La seringue cloua la jeune bête sur place et, aussitôt, Bilbou approcha le véhicule et freina dans un crissement de pneus qui fit fuir deux hyènes déjà attirées par le sang répandu. Le vétérinaire s'élança vers la bête, trousse en main, suivi de Bilbou et de Val. Louna ne bougea pas. Elle s'était endormie contre le petit rhinocéros.

Opla n'aimait pas la tournure que prenaient les événements. Ils étaient contraints de rester en pleine savane, le temps que son père prodigue les soins nécessaires à l'animal blessé, avec un couple de pachydermes qui menaçait de revenir, un bébé rhinocéros qui dormait à l'arrière et des hyènes qui ne tarderaient pas à réclamer leur hors-d'œuvre. Il allait et venait, s'impatientant sous le soleil qui commençait à mordre sérieusement. Il se décida à interroger son père :

— À quoi ça sert de guérir celui-là si des braconniers le massacrent comme l'autre ?

Trois paires d'yeux furieux se tournèrent vers lui. Au même instant, Opla regretta très fort ses propos. Philippe se redressa d'un bond et attrapa le garçon par la racine des cheveux. Il le traîna jusqu'au pick-up, hurlant à qui voulait l'entendre qu'il ne savait pas de qui son fils avait hérité un tel cynisme, que plus jamais, non, plus jamais, il ne l'emmènerait avec lui et qu'il était tout juste bon à observer les poissons rouges. Le vétérinaire intima l'ordre à son fils de rester assis dans le véhicule et de se faire oublier.

Blessé et humilié, le garçon s'installa à l'avant du tout-terrain et observa son père en train de faire un pansement de fortune. Il lui en voulait de lui préférer ces reliquats de bronchiosaures qui se détruisaient entre eux. Il entreprit de se ronger les ongles tout en suivant des yeux les mouvements des uns et des autres. Une fois toutes les extrémités des doigts raccourcies avec la plus évidente inélégance, il saisit les jumelles pour scruter l'horizon. Rien

à des kilomètres à la ronde. Ils étaient dans un désert parsemé d'herbe jaunie et de buissons. Seuls quelques arbres plantés ici ou là cassaient la monotonie du paysage. Opla remarqua un mur de poussière qui s'élevait sur sa droite. Trois camions arrivaient droit sur eux. Le garçon crut d'abord à des renforts mais les vociférations des hommes qui se jetèrent hors des véhicules n'annonçaient rien d'amical.

— Des braconniers, confirma Bilbou.

Vêtus de treillis militaires, mitraillette au point, neuf types se ruèrent sur le groupe. Opla fut délogé du pick-up sans le moindre ménagement et jeté contre les autres. Deux hommes ligotèrent les poignets de Val et de Bilbou.

Philippe opposa plus de résistance, ruant et se débattant comme un beau diable, crachant à la figure des braconniers tous les noms d'oiseaux de son répertoire. Le chef de bande, qui répondait au nom de Bô, fonça sur lui et lui décocha un direct du droit qu'il prit en pleine mâchoire, s'écroulant sous le choc. La tête heurta au passage le pare-chocs du pick-up. Opla aperçut avec horreur un filet de sang s'échapper de la tête de son père qui s'était évanoui. Il se précipita vers lui mais l'un des types le retint par les cheveux, lui arrachant un cri de douleur.

Bô se tourna vers Bilbou.

— Alors comme ça, on se dit le grand ami des rhinocéros ? dit-il d'un ton mielleux. Moi aussi, je les aime beaucoup, mais pas pour les mêmes raisons que toi. Regarde bien, mon mignon, continua le braconnier.

Et il fit signe à l'un de ses hommes qui marcha droit sur le rhinocéros blessé. L'animal, groggy, s'était réveillé et tentait de se dresser sur ses pattes.

— Comme je suis grand seigneur, je vais épargner ses souffrances, ajouta-t-il.

D'un mouvement de tête, il donna l'ordre d'achever l'animal. La détonation couvrit les cris de Bilbou. Le rhinocéros s'écroula dans un spasme.

Un autre type se dirigea sur la bête, une hache à la main. La lame brilla un instant au soleil avant de s'abattre violemment sur la tête de l'animal. Dans un craquement sourd, le braconnier retira la plaque avec les deux cornes et présenta son trophée au chef. Bilbou fermait les yeux, dents serrées. Jurant et hurlant, Val tenta de se défaire de l'étreinte des deux molosses qui le maintenaient fermement. En vain. L'un des mercenaires le saisit par la pointe de sa moustache rousse et le força à s'agenouiller.

Opla n'avait pas crié, pas le moindre son n'était sorti de sa gorge. Il était resté pétrifié d'horreur. Et ce n'est qu'en voyant la toile bouger à l'arrière du pick-up qu'il recouvra ses esprits. Louna était restée dessous avec le bébé rhinocéros, et le cœur du garçon se mit à

battre frénétiquement à l'idée que les braconniers pouvaient les découvrir et réserver au petit animal le même sort qu'à son aîné.

Opla s'entendit hurler :

— Vous le payerez cher ! Papa a lancé un appel à l'aide tout à l'heure. Les renforts sont sur le point d'arriver. Vous serez tous jetés au cachot et vous serez maudits jusqu'à la cinquième génération !

D'abord surpris par la tirade du garçon, Bô se tourna furieux vers Bilbou :

— C'est vrai ce que dit le merdeux ?

Au grand soulagement du petit, le scientifique acquiesça du menton, comprenant la manœuvre de diversion. Le braconnier attrapa rageusement l'astronome par le col et le dirigea vers l'arrière d'un camion :

— O.K., monsieur l'astronome, on s'en va, mais on t'emmène. Prenez aussi le petit et le rouquin à moustache.

— Et celui-là ? lança un braconnier en poussant du pied Philippe.

— Il a eu son compte. Pas besoin d'un vétérinaire. On le laisse là, les charognards l'achèveront.

Bô se tourna vers ses otages, un sourire moqueur aux lèvres, puis dégaina son arme d'un geste sec et creva les roues du pick-up. Il ne voulait laisser aucune chance à Philippe.

Louna n'avait pas bougé et représentait aux yeux du garçon le seul espoir de sauver son père. Mais si jeune et sans véhicule, comment pourrait-elle se sortir d'un milieu aussi hostile ?

Opla fut poussé avec les autres à l'intérieur du camion et le démarrage du véhicule le projeta contre son garde qui le remit aussi sec à sa place. Le garçon ressassait les dernières paroles de Bô : « Qu'il ait deviné la profession de Philippe, soit. Cela ne dénotait pas vraiment un esprit extralucide, seul un médecin pouvait tenter de recoudre un rhinocéros. Mais comment savait-il que Bilbou était astronome ? »

Au crépuscule, les véhicules stoppèrent, formant un demi-cercle. Aussitôt les hommes dressèrent le campement. Extraits sans ménagement du camion, les trois otages se retrouvèrent assis, près du feu destiné aussi bien à éloigner les bêtes sauvages qu'à combattre la

baisse de température. Les mains ligotées derrière le dos, ils restèrent plantés là un long moment, quand l'un des braconniers vint droit sur Val. Il l'attrapa brutalement par le bras et le conduisit sous la tente où l'attendait le capitaine.

Inquiets, Opla et Bilbou observaient la frêle silhouette de Val qui se découpaient derrière la toile. Il était encadré par deux cerbères et faisait face à Bô. Mais pas une bribe de conversation ne filtrait de la tente.

Pendant ce temps, les autres braconniers allaient et venaient. L'un d'eux donnait des ordres aux uns et aux autres, tout en surveillant l'ensemble, les poings sur les hanches. Opla essaya de comprendre leurs paroles, sans succès.

— Mais qu'est-ce qu'ils peuvent bien se dire ? souffla-t-il à Bilbou.

— Dans quelques minutes, deux types vont t'attraper et menacer de te torturer sous mes yeux si je n'avoue pas où se trouve Atlantide, répondit-il.

— Très drôle, répondit le garçon, piqué. Tu crois que c'est vraiment le moment de te moquer de moi ?

— Je ne plaisante pas, c'est ce qu'ils viennent de dire.

Opla scruta Bilbou. De profil, de face. Il ne plaisantait pas. Bilbou sérieux, cela signifiait lui au bout d'une corde avec des flammes lui chauffant les doigts de pieds. La plupart de ses camarades de classe passaient leurs vacances à la mer avec pour unique danger ou presque le dégonflage de leur bouée, et voilà que lui ne trouvait rien de mieux que de se faire découper en petits morceaux par des tortionnaires en treillis jusqu'à ce qu'un astronome reconvertis en protecteur de la nature se décide à choisir entre lui et une soixantaine de rhinocéros.

— Mais ça va pas la tête, non ? hurla Opla.

Bô sortit de la tente et s'approcha, attiré par les gesticulations du garçon.

— Un problème, merdeux ?

— Ouais, un problème. Et un gros même, répondit Opla, debout, piétinant le sol. Bilbou dit que vous allez me torturer pour le faire parler. Et le problème c'est que Bilbou ne parlera pas. Alors vous allez me torturer pour rien et moi, je n'aime pas les tortures. Non, non, non, je n'aime pas ça.

Bilbou le foudroya des yeux. Bô éclata de rire et, jetant un regard de travers à l'astronome, il ajouta :

— O.K., alors on va commencer par le rouquin. Et si le vieux ne parle pas, alors on continuera avec le merdeux.

Bilbou le fixait sans broncher. D'un mouvement de tête, le capitaine indiqua la tente où se trouvait Val à ses hommes qui, aussitôt, s'engouffrèrent à l'intérieur et en ressortirent avec l'Anglais.

— Alors, monsieur Univers ? Tu parles ? demanda Bô.

Et devant le silence de Bilbou, il dégaina son arme et tira à distance. Val s'écroula sans un cri. Le capitaine fit signe de la main de

dégager le corps et immédiatement quatre de ses sbires l'emmenèrent et le jetèrent à l'arrière d'un camion.

Tout s'était déroulé trop vite. Les braconniers avaient eu raison des dernières forces du garçon qui s'était évanoui, coupant court à ce cauchemar. Opla demeura longtemps sans connaissance. Quand il revint à lui, le campement était calme, comme si rien ne s'était passé. Un homme montait tranquillement la garde et, sans le regard sombre de Bilbou qui fixait le feu à ses côtés, le garçon aurait pu croire effectivement à un mauvais rêve. Mais leur ami avait bien été abattu et l'astronome contraint de parler pour que le garçon ne connaisse pas la même fin.

Des ronflements crevaient le silence. Les braconniers se reposaient avant de se diriger le lendemain vers le lieu indiqué pour un nouveau massacre.

Bilbou se leva prestement. Il était parvenu à défaire ses liens et décocha aussitôt un coup de

poing au garde, puis un deuxième qui le laissa K-O. D'un geste vif, il attrapa Opla par le col et l'obligea à courir à ses côtés, lui intimant l'ordre de se taire. Surpris par ce qui venait de se passer, le garçon était de toute façon bien incapable de prononcer le moindre mot. En quelques bonds, l'astronome et l'enfant s'enfoncèrent dans la nuit. Derrière eux, le campement restait silencieux. Personne n'avait rien entendu.

— Courage, il faut mettre le plus de distance entre eux et nous avant que notre garde ne soit relevé, souffla Bilbou, bondissant à travers les fourrés.

Opla suivait tant bien que mal et crut que son cœur allait exploser sous l'effort demandé. Mais Bilbou le tirait énergiquement par la main et ce n'est que lorsque le camp ne fut plus qu'un petit point à l'horizon qu'il stoppa leur course.

— Flûte, ils ont déjà découvert notre fuite ! lâcha Opla en voyant de petits faisceaux de lumière balayer l'horizon.

— Ne t'inquiète pas, le rassura l'astronome. Ils ne perdront sûrement pas de temps à nous chercher, persuadés que nous ne ferons pas long feu dans la brousse.

Les paroles de l'astronome ne rassurèrent guère le garçon : entre les braconniers et la brousse, il avait du mal à déterminer où se situait le pire.

Bilbou resta un instant silencieux, puis se leva, déterminé, lançant à l'attention du garçon :

— Allez, viens, nous rentrons au lodge.

Opla le regarda, interrogateur, se demandant si les événements qu'ils venaient de vivre n'avaient pas sérieusement affecté la santé mentale de l'astronome. « Nous sommes perdus au milieu de nulle part, songea-t-il, en pleine brousse, sans rien distinguer à cinq mètres. Bilbou est fou ! »

Opla dut pourtant lui emboîter le pas.

Malgré l'obscurité, Bilbou marchait comme en plein jour, observant à droite, à gauche, s'aidant du ciel comme d'une carte pour se

diriger, conseillant seulement à Opla de regarder où il mettait les pieds.

La brousse était encore plus impressionnante de nuit. Tout contribuait à créer des silhouettes sombres et menaçantes. Le moindre craquement de brindille leur rappelait qu'ils n'étaient pas les seuls « oiseaux nocturnes ». Pourtant, chaque minute comptait et Bilbou espérait encore arriver à temps pour donner l'alerte.

La fatigue raidissait leurs jambes et marcher devenait de plus en plus douloureux. Opla n'osait interroger Bilbou pour qui stopper signifiait abandonner. Les événements de la journée se bousculaient dans la tête du garçon qui se remémorait tour à tour le petit rhinocéros protégeant le corps sans vie de sa mère, la lame de la hache brillant au soleil puis la tête de son père heurtant le pare-chocs. En l'entendant renifler, Bilbou s'arrêta et lui fit face. Il l'attrapa par les épaules et lui parla doucement.

— Je suis sûr que ton père s'en est tiré. Il n'est pas venu en Afrique pour servir de

casse-croûte aux hyènes ou aux vautours. Allez viens, on va se reposer maintenant.

Bilbou aida Opla à se hisser sur un arbre, s'assit à califourchon en face de lui, et vérifia le canon du revolver qu'il avait subtilisé au garde.

Le garçon frissonna à la vue de l'arme. Le froid commença à lui engourdir les membres. Il rêva même du pull en laine offert l'hiver dernier par grand-mère Noëlle avec des pompons accrochés aux manches.

Bilbou frotta le dos de l'enfant pour le réchauffer.

— Allez mon petit ! Essaie de dormir un peu. Tu n'as rien à craindre, je veille. On reprendra notre course au petit matin.

L'angoisse et la tristesse qui se lisait sur le visage de Bilbou fendaient le cœur du garçon. « Sans moi, il marcherait encore et peut-être arriverait-il à temps pour empêcher le massacre, pensa Opla. Papa avait raison : je suis inutile. Un vrai boulet que l'on traîne partout. »

— Allons-y Bilbou ! Je peux très bien continuer, s'exclama Opla. Si nous restons ici, nous ne pourrons jamais sauver les rhinocéros.

Bilbou retint le garçon par le bras.

— C'est trop tard. Même en marchant toute la nuit, nous ne pourrons atteindre le lodge à temps. Eux vont se mettre en route dès le lever du jour. D'autant plus qu'ils ont découvert notre fuite et que, pour eux, le temps aussi est compté.

— Mais comment peut-on tuer et risquer sa propre vie pour une poignée de cornes ? demanda Opla.

Bilbou considéra longuement le garçon avant de répondre.

— Les rhinocéros ont été tellement décimés que trouver soixante individus rassemblés dans un espace aussi restreint équivaut à découvrir une mine d'or. En tout cas pour les braconniers. Tu sais, ce ne sont souvent que de pauvres types qui préfèrent mourir foudroyés par la balle d'un garde que lentement, de faim. Ils ne sont que la partie émergée de l'iceberg. Derrière

eux se cachent des trafiquants et, malheureusement, derrière encore, des croyances encore vivaces autour des prétendues vertus des cornes. S'il n'y avait pas de consommateurs, il n'y aurait pas de trafic.

— Mais pourquoi tant d'acharnement pour cinquante centimètres de corne ?

— Les hommes ont de tout temps été impressionnés par la force du rhinocéros, croyant qu'elle était concentrée dans cette corne, expliqua Bilbou. Les uns transforment la corne en médecine, les autres en étui à poignard. Voilà pourquoi les rhinocéros meurent. Tiens, je vais te raconter une vieille légende à ce propos.

Bilbou s'installa plus confortablement et se mit à raconter :

— Aux temps de jadis, un dieu voulut se servir d'un rhinocéros comme monture. Il le sangla, le monta et essaya de le faire avancer. Mais la bête n'obéit pas et, le renversant, elle s'enfuit. Le dieu en colère lui jeta son poignard

qui toucha le museau de la bête et se transforma en corne, lui conférant son caractère divin.

— Ça peut être aussi une raison pour ne pas la toucher, dit Opla.

— Oui, mais c'est une légende. Une autre raconte qu'autrefois les rhinocéros étaient carnivores. Mais l'un d'eux, en dévorant trop précipitamment un buffle, se coinça une corne dans la bouche qui lui traversa la mâchoire.

Opla fit une moue de dégoût.

— Tu crois aux esprits ? continuait Bilbou.

— Bien sûr que non, répondit le garçon.

— Bon, je vais quand même te raconter une très vieille légende d'ici. Elle dit que les rhinocéros sont protégés par l'esprit de l'un de leurs ancêtres mort à la nuit des temps et dont on ignore le lieu de sépulture. Qu'on dérange son repos éternel en menaçant les siens et gare à ceux qui auront provoqué son retour ! Il réveillera les démons des airs qui provoqueront ruine et désolation, soufflant tout sur leur passage.

Le récit de cette légende rendit Opla mal

à l'aise. En le voyant déglutir avec difficulté, Bilbou sourit.

— Ne t'inquiète pas, petit ! C'était la façon qu'avaient les Anciens de décrire les conséquences d'une rupture d'équilibre entre l'homme et son milieu.

— Ils pouvaient tout aussi bien prendre l'exemple de la balance avec les poids de chaque côté, rétorqua le garçon.

— Et qui a peur de ça ? conclut Bilbou. Allez, essaie de dormir un peu, nous avons encore plus d'une demi-journée de marche demain.

Opla resta pensif. Le clair de lune inondait la brousse d'une lumière bleutée. Tout semblait irréel. Dans la fraîcheur de la nuit, les effluves de la terre brûlée se confondaient avec ceux de la faune sauvage. Il observa Bilbou qui contemplait les étoiles et pensa à Louna. Elle était restée sous la couverture et n'avait pas bougé d'un poil, sauvant par son silence le petit rhinocéros et peut-être son père.

Opla avait dormi contre Bilbou.

La brousse s'irisait de couleurs au fur et à mesure que le soleil s'élevait à l'horizon et c'est dans ce paysage qui reprenait vie que Bilbou et Opla poursuivirent leur chemin.

Au loin, un troupeau d'antilopes broutait des touffes d'herbe. Certaines, la tête redressée, les observaient comme si elles montaient la garde, prêtes à donner l'alerte.

Tout à coup, toutes se mirent à bondir, à droite, à gauche. Une lionne venait de sauter d'un arbre. Après quelques pas vers le troupeau, elle tourna les talons. L'astronome qui observait la scène pronostiqua :

— Ces antilopes ont jusqu'au crépuscule pour quitter les lieux. Là, l'appétit de cette lionne devrait s'aiguiser.

— Alors, mettons entre elle et nous le plus de distance possible, ajouta Opla en accélérant le pas.

— Oui, mais avant, allons nous décrasser un peu. Regarde là-bas cette végétation dense et verte... Il y a sûrement un point d'eau.

À leur approche, deux hippopotames qui glissaient à la surface de l'eau s'immergèrent pour réapparaître plus loin, quelques instants plus tard. L'eau était encore fraîche, et Opla

pas très rassuré. À une centaine de mètres, une famille girafe attendait leur départ pour s'approcher à son tour.

— Allons-y, il est temps de reprendre notre chemin, dit Bilbou.

Tout à coup, le sol se mit à trembler sous leurs pieds. De la masse d'arbres et de fourrés surgit un troupeau d'éléphants. Bilbou tira Opla par le col. L'un d'eux regardait déjà dans leur direction. Le garçon courut derrière l'astronome tandis que retentissait un long barrissement. Heureusement, le pachyderme tourna les talons dès qu'il les jugea à une distance convenable.

Après quelques minutes de marche au milieu des fourrés, Bilbou se mit à tâter frénétiquement ses vêtements : il ne trouvait plus le revolver.

— J'ai dû le faire tomber tout à l'heure au point d'eau, dit-il. Il faut y retourner.

Opla fit demi-tour à contrecœur. Peu après, ayant vérifié que les éléphants avaient

quitté les lieux, ils retrouvèrent l'endroit où ils s'étaient rafraîchis. Mais alors qu'ils cherchaient l'arme, ils furent plaqués au sol. Opla reconnut immédiatement l'ombre qui s'agitait sous son nez. Relevant la tête, il vit la silhouette massive de Bô se dessiner à contre-jour, le revolver de Bilbou à la main.

— C'est ça que tu cherches, professeur Tournesol ? demanda le malfaiteur, un sourire vainqueur aux lèvres.

Le canon de l'arme sur la joue de l'astronome, Bô continua :

— Ce n'est pas gentil de nous avoir faussé compagnie. Et puis, emmener un enfant dans la brousse, ce n'est pas sérieux, dis-moi. Tu croyais vraiment que j'allais te laisser prévenir tes petits copains avant que je ne me sois servi en cornes ? Allons, allons...

Et d'un coup de pied, il frappa Bilbou qui se recroquevilla de douleur.

— Ça, c'est pour t'apprendre à faire le malin avec moi. Maintenant, assez perdu de temps. Le gamin va partir avec six de mes hommes

chasser les rhinocéros. Toi, tu resteras sage-ment avec moi à les attendre à l'aérodrome. Et si tu bouges : « pan ! » dans la tête du petit.

D'un claquement de doigts, le capitaine donna l'ordre du départ. Opla vit Bilbou poussé par l'un des mercenaires à l'intérieur du 4×4 où l'on devinait déjà une silhouette. Le chef des braconniers s'installa au volant et démarra.

Le garçon fut conduit jusqu'aux camions restés cachés derrière les arbres. Là, un chauffeur s'adressa à lui dans son dialecte. Comme Opla ne comprenait pas, il l'attrapa par le tee-shirt et l'attira violemment à lui pour laisser monter son acolyte. Ainsi, il se retrouva coincé dans la cabine entre deux braconniers.

Lancés sur la piste, les deux camions avaient les kilomètres à pleine vitesse. Les malfaiteurs voulaient rattraper leur retard. Opla n'osait bouger. À sa droite, le mercenaire étudiait une carte et donnait des indications au chauffeur jusqu'à ce qu'ils atteignent une zone

un peu plus rocaleuse au pied d'une montagne. Là, ils abandonnèrent les véhicules.

L'équipée se poursuivit à pied. Les braconniers marchaient en file indienne, Opla au milieu. Moins d'un quart d'heure plus tard, le garçon reconnut un rhinocéros à l'horizon. Ou plutôt deux, le plus gros ouvrant le chemin à travers les broussailles au deuxième. « Une mère et son petit », songea Opla. Les braconniers aussi les avaient repérés et chargeaient déjà leur arme. Alors que l'un des malfaiteurs s'apprêtait à tirer, le garçon se jeta sur lui, tête en avant, et lui assena un coup sec dans le dos. On entendit un « ouché ! » et le coup de feu partit en l'air, alertant les rhinocéros qui décampèrent immédiatement.

Profitant de la surprise générale, Opla se jeta dans les fourrés et courut aussi loin que ses jambes pouvaient le porter. Les balles sifflaient autour de lui. Détalant ventre à terre vers la montagne, il sentit une balle lui mordre le bras. Le sang commençait à couler. Ce n'était pas le moment de paniquer. La végétation plus

dense un peu au-dessus lui sembla la meilleure échappatoire.

Au fur et à mesure que le garçon grimpait, la douleur se faisait plus vive. Il se glissa derrière des fourrés pour reprendre son souffle. Au loin, les braconniers suivaient. Au moment où il allait perdre tout espoir, il découvrit dans la roche une issue providentielle masquée par les fourrés. À quatre pattes, il se glissa dans le goulot. L'obscurité était totale. Grelottant, Opla avança à tâtons, dans une odeur de pierre humide.

Il n'avait aucune idée de la distance qu'il avait parcourue quand, enfin, il aperçut au loin de la lumière. Ouf ! il était à l'air libre. Il se mit à courir, trébucha et dévala la pente en roulant. Autour de lui tout tournoyait, sa vision se brouillait et c'est à peine s'il distingua les deux silhouettes qui s'approchaient. Opla vit l'un des mercenaires penché au-dessus de lui. Puis, plus rien.

Lorsque le garçon revint à lui, le crépuscule peignait déjà l'horizon et la température chutait de façon vertigineuse. Frigorifié, Opla fit l'inventaire des dégâts. Pas un morceau de peau sans griffures. Mais le bras gauche avait cessé de saigner : la blessure n'était que superficielle. Encore endolori par la chute, il fut rassuré de voir que tous ses membres répondaient présents. En revanche, le pantalon et la chemise étaient bons à jeter.

Il se releva péniblement et regarda autour de lui. Il était bel et bien au milieu de nulle part et si les braconniers ne l'avaient pas achevé, les bêtes sauvages s'en chargerait. Le garçon décida de se mettre en route pour le nord parce qu'il fallait bien trouver une direction où aller. Au loin, les deux camions gisaient abandonnés. Mais pas de braconniers. « Où sont-ils donc passés ? » s'inquiéta Opla.

Tout à coup, il entendit des cris dans son dos. Il découvrit, perchés en haut d'un arbre, les deux mercenaires qui lui faisaient de

grands signes. Un rugissement se fit entendre ; une lionne sortait tranquillement des fourrés. Apparemment, elle attendait patiemment que les hommes descendant de l'arbre quand elle aperçut Opla. Malgré sa terreur, le garçon resta immobile, comme le lui avait recommandé Bilbou. Le félin allait et venait, de droite à gauche, jaugeant sa victime, énervé par les cris des braconniers. Brusquement, le fauve se jeta d'un bond sur le garçon. Au même moment, un rhinocéros surgit à son tour des fourrés et projeta la lionne en l'air. Le fauve rebondit sur le sol et s'enfuit.

Opla n'en revenait pas.

Le rhinocéros se tourna vers lui. Gigantesque. Le garçon resta pétrifié. Le mastodonte piétina la végétation comme s'il voulait marquer son territoire et s'enleva au pas de charge dans le sens opposé.

Opla regarda l'animal s'enfoncer dans l'horizon. Les deux braconniers tombèrent à ses côtés. Le garçon ne comprenait rien sinon

qu'en deux temps trois mouvements il se retrouva empoigné par les deux sbires. Ses hurlements se mêlaient à ceux des malfaiteurs et aux cris et battements d'ailes des locataires des lieux dérangés par ce tohu-bohu.

Puis le vacarme cessa. Net.

Le rhinocéros était revenu. Il se dressait maintenant face à eux, les fixant, immobile.

Il était vraiment immense. Le plus grand que le garçon ait jamais vu. Mais il est vrai qu'il n'en avait pas vu beaucoup.

Alors les braconniers disparurent ventre à terre en hurlant de plus belle. Le rhinocéros ne bougea pas. Opla non plus. Quand il jugea les braconniers suffisamment loin, l'animal tourna le dos au garçon et souffla en grattant le sol de sa corne. Il semblait l'inviter à le suivre. Opla fit un pas dans sa direction, puis un deuxième. Le rhinocéros ne broncha pas. Au contraire, il avança doucement, ouvrant le chemin. Le garçon le suivait sans le quitter des yeux. Avec les dernières lueurs du jour, la

silhouette de l'animal n'en était que plus impressionnante. Opla admirait le résultat de plusieurs millions d'années d'évolution.

De temps à autre, l'animal lui jetait un regard. Il ne lui voulait aucun mal, Opla en était désormais persuadé.

L'étrange couple arriva devant un point d'eau où, manifestement, le rhinocéros avait l'intention de passer la nuit. Opla se rafraîchit, nettoya ses plaies sous le regard de l'animal qui ne le quittait pas des yeux. Une femelle et son petit s'approchèrent à leur tour de la mare. En reniflant la présence du garçon, la mère montra des signes de nervosité. Mais l'énorme rhinocéros vint se placer devant Opla et la femelle cessa sa démonstration. Le jeune rhinocéros se roula allègrement dans la boue sans prêter la moindre attention au garçon. Il explorait son nouveau territoire, grattant le sol avec sa petite corne comme pour déloger un quelconque insecte, courant ici ou là après les oiseaux. Poussant son galop un peu plus

loin, il s'approcha finalement du garçon, reniflant bruyamment. Opla recula, inquiet de la réaction de la mère, mais celle-ci ne broncha pas. Le garçon arracha alors une brindille et la tendit au petit qui la saisit aussitôt. Puis, le jeune animal repartit dans un galop désordonné, finissant par perdre de vue sa mère. Paniqué, il poussa des cris stridents. Aussitôt, la femelle répondit par des miaulements aigus. Enfin, il revint au pas de course et frotta son museau contre celui de sa mère. Ils s'allongèrent l'un contre l'autre.

Opla n'en croyait pas ses yeux. « Si papa me voyait... » songeait-il. Son nouveau compagnon s'approcha de lui. Vaincu par la fatigue, Opla s'assit puis, s'appuyant contre l'épaisse carapace de son protecteur, se recroquevilla et sombra dans un profond sommeil.

Opla se réveilla à l'aube lorsqu'il sentit bouger son compagnon. En voyant le rhinocéros, il se leva d'un bond et retomba sur son postérieur avant de remettre ses idées en place.

Son ventre se réveillait, criant famine. Il inspecta les lieux : rien à grignoter.

Comme s'il avait deviné l'angoisse du petit bonhomme, le rhinocéros s'approcha de lui et l'invita à le suivre. Opla se laissa guider. Il avait confiance. Ainsi, ils reprirent leur chemin sous l'œil d'un troupeau de gnous qui attendaient leur départ pour s'approcher de l'eau.

Le garçon et le rhinocéros s'enfoncèrent dans la brousse. La végétation se fit rapidement plus pauvre et plus sèche. De sa corne, l'animal ouvrait le chemin au milieu des buissons. De temps en temps, le rhinocéros marquait une halte et scrutait doucement l'horizon, les oreilles s'affolant au-dessus de son crâne, en sentinelles infatigables.

Soudain, lors d'une halte, le rhinocéros donna des signes de nervosité qui alertèrent le garçon. Quelques secondes plus tard, Opla distingua au loin un nuage de poussière et un 4×4 se découpa à l'horizon. Le rhinocéros gratta le sol, prêt à charger. Le garçon lui hurla de décamper, se plaçant entre lui et le véhicule

qui fonçait droit sur eux. L'animal le fixa, puis dans un ébrouement sonore s'enleva au galop en direction d'un bosquet. Le 4×4 freina à hauteur du garçon.

Au loin, le rhinocéros fit volte-face et se plaça face à eux. Opla hurla : « Non, ne charge pas ! » Un type énorme sortit du véhicule en armant son fusil. Le garçon se jeta sur lui. Surpris, l'homme lâcha son arme. Le rhinocéros détala et s'enfonça dans la végétation.

— Non mais ça va pas, non ? T'es complètement marteau ou quoi ? pestait le gros monsieur en se relevant péniblement. Une jeune femme à ses côtés essayait de l'aider.

— Désolé, répondit Opla.

— Désolé de quoi ? Que je te sauve la vie ?

— Je ne risquais rien.

— Tu ne risquais rien ? Et d'où tu sors, d'abord ?

Opla ne répondit pas. Il cherchait des yeux son compagnon qui avait disparu. Une profonde tristesse l'envahit. La jeune femme le prit par les épaules et l'invita à monter à

l'arrière du 4×4. Elle parlait d'une voix douce qui tranchait avec la brutalité de son mari.

— Allez, monte, tu vas nous expliquer sur le chemin qui tu es et ce que tu fais ici.

Après une bonne heure de route, Opla reconnut enfin au loin la silhouette du lodge. Le garçon était exténué. Pourtant, lorsqu'il aperçut le pick-up, il bondit sur le siège, le cœur battant à tout rompre. Si le pick-up était là, c'est que son père et Louna s'en étaient tirés. Il se jeta hors du véhicule pour se précipiter à l'intérieur de la maison, non sans bousculer le vieux rocking-chair au passage. Personne à l'intérieur. Opla ressortit aussi vite.

Un Land-Rover poussif arrivait au même moment. Philippe était penché à la fenêtre, hurlant le nom du garçon. Le conducteur, en revanche, lui était étranger. Le vétérinaire, le crâne recouvert d'un gros bandage, s'éjecta du véhicule et courut vers son fils. « Bon sang fiston, bon sang ! » répétait Philippe en prenant Opla dans ses bras. Du coin de l'œil, le

garçon vit Louna faire de grands bonds autour d'eux. Elle parlait très vite. Il entendit à plusieurs reprises « Bilbou ». La petite s'inquiétait pour son père adoptif. Le garçon aussi était tracassé. Maintenant qu'il s'était évadé, Bilbou était en grand danger.

— Mais, mais... bon sang de bonsoir, tu es couvert de plaies, s'exclama Philippe en tournant son fils dans un sens puis dans un autre. Viens vite que je te nettoie ça.

Le couple fut remercié chaleureusement et reprit sa route. Une fois à l'intérieur du lodge, Philippe présenta à Opla Mathew, un ami de Bilbou. Le bonhomme portait un tee-shirt barré d'un « *For a global conservation of nature* » écrit en lettres capitales, qui lui collait à la peau, soulignant un mélange d'embonpoint et de musculature. Une barbe blonde lui mangeait les joues et envahissait son cou jusqu'à la pomme d'Adam. Il portait un short long, des rangers et un béret vissé à l'envers sur la tête. Bilbou lui avait parlé de lui. Mathew était

américain et possédait un ranch à une vingtaine de kilomètres de là.

C'est Mathew qui avait sauvé Philippe et Louna. Le vétérinaire devait d'ailleurs son salut à la petite et à une imprudence majeure des braconniers qui avaient omis de détruire la radio. Louna avait pu appeler l'Américain à la rescoussse.

— Bon, tu vas nous raconter comment tu t'es mis dans un état pareil et où sont Val et Bilbou.

— Attends ! Je meurs de faim...

Louna courut chercher dans le Frigidaire un plat de sorgho¹ et de viande qu'il dévora à pleines mains.

— Maintenant, donne-moi ton bras, Opla.

Et le vétérinaire désinfecta les blessures en écoutant le récit de son fils entre deux « aïe » et trois « ouche ».

Philippe en fut abasourdi.

1. Grande herbe cultivée en Afrique dont une espèce donne des graines comestibles et l'autre sert de fourrage vert.

— Comment ont-il pu assassiner Val ?

Opla ne parla pas de son étrange compagnon de brousse. Comment son père aurait-il pu admettre que son fils ait été sauvé et ramené par un rhinocéros ?

Le vétérinaire se leva d'un bond.

— Allons-y ! Plus de temps à perdre. Mathew, lance un appel radio à la police. Dis-lui de se rendre de toute urgence à l'aérodrome. Nous y allons aussi.

Mathew se précipita sur le téléphone tandis que Philippe saisissait un fusil et cherchait des munitions.

— Je viens aussi, dit Opla.

— Pas question, répliqua son père. Tu restes avec Louna.

Philippe attrapa au vol son chapeau et sortit du lodge, Mathew sur ses pas. L'Américain marcha promptement vers sa Harley Davidson. De la sacoche droite de la moto, il tira un gilet bourré de poches qu'il endossa. De la gauche, il sortit deux armes de poing.

L'une, petite, qu'il glissa dans la poche arrière de la veste, l'autre dans une poche intérieure. Il dégagée également un fusil d'un fourreau, remplit le gilet de munitions et se dirigea enfin vers Philippe, l'œil vif, visiblement excité par l'aventure. « Ce type est mieux armé que Rambo ! » pensa Opla.

— Bon, alors, c'est pour aujourd'hui ou pour demain ? lança Mathew d'une voix rauque.

Philippe grimpa aussitôt dans le 4×4 stationné à côté du pick-up. Le garçon fit de même côté passager, déclenchant les foudres de son père qui lui intima l'ordre de déguerpir. Devant son obstination, le vétérinaire fit le tour du véhicule, attrapa son fils par le col et le conduisit au lodge :

— Désolé fiston ! C'est trop dangereux pour un gamin de ton âge !

« Un gamin de mon âge ? marmonna Opla. Est-ce qu'on m'a demandé mon âge lorsque je courais à flanc de montagne pour échapper aux balles des braconniers ? Et lorsque je me suis retrouvé nez à nez avec une lionne ? »

Opla n'avait pas suivi Philippe au bout du monde pour l'abandonner maintenant. Ce n'était pas au moment où il avait compris pourquoi des animaux échappés de la préhistoire avaient pris autant de place dans la vie de son père qu'il allait le laisser s'opposer aux trafiquants tout seul. À chaque fois que le garçon essayait de se rapprocher de lui, le vétérinaire prenait une autre direction. Mais cette fois, Opla était décidé à ne pas le laisser partir là où il risquait de ne plus pouvoir le suivre. Lui et Mathew étaient peut-être pleins de bonne volonté pour faire échouer les malfaiteurs mais l'Histoire avait généré des justiciers autrement plus crédibles qu'un ancien Hell's Angels nostalgique et un vétérinaire à moitié assommé.

Opla allait les accompagner. Il comptait imposer aux adultes ce qu'eux-mêmes n'avaient cessé de lui imposer tout au long de sa jeune existence : leur volonté. Même si, pour cela, il devait une fois de plus exposer ses nerfs à l'adversité.

Profitant d'une discussion animée entre Philippe et Mathew, Opla ouvrit discrètement la portière arrière du 4×4. À l'intérieur, une bâche recouvrait un fatras d'objets en tout genre accumulés par Bilbou ; Opla se glissa sous des couvertures.

D'un coup de pied sec, il dégagea un sac de couchage qui gémit sous l'impact. Ce gémissement lui indiquait qu'il n'était pas le seul passager clandestin... Opla distingua dans l'obscurité deux grands yeux qui lui souriaient. Le garçon ordonna tout bas à Louna de quitter les lieux mais déjà Mathew ouvrait la portière passager. Il s'assit dans un juron, pestant contre l'étroitesse du siège qui avait du mal à contenir son gros derrière.

Immédiatement après, Philippe grimpa prestement dans le 4×4, claqua la portière et tourna la clé de contact. Le tout-terrain démarra dans un vacarme de vieux tracteur, puis avala le chemin de terre sans ménagement pour les deux passagers tassés à l'arrière, secoués comme de vulgaires bouteilles de soda. De sa cachette, le garçon n'entendait que des bribes de conversation. Le vétérinaire avait repéré des traces de camions qui se dirigeaient vers l'aérodrome : « Les cornes doivent s'évader du pays par les airs. »

Le 4×4 s'immobilisa. Opla se risqua à jeter discrètement un œil. Ils étaient arrivés à l'aérodrome. La piste était cachée par une

succession de hangars. Philippe scrutait les lieux avec des jumelles. Mathew gardait les yeux fixés sur la petite tour de contrôle qui s'élevait un peu plus loin.

— Je crois qu'ils sont là-dedans, dit le vétérinaire en montrant du doigt l'un des hangars, les traces des camions s'arrêtent là.

— Très bien, on fonce et on leur casse la gueule, grogna Mathew.

— Non, rétorqua Philippe. Nous allons nous approcher discrètement, et essayer de voir ce qui se passe à l'intérieur.

Lorsque le bruit des pas lui sembla suffisamment éloigné, Opla sortit de sa cachette et se tourna vers Louna : « Tu es complètement folle. Je t'interdis de me suivre, tu entends, c'est trop dangereux ! » La fillette baissa la tête.

Le vétérinaire et Mathew étaient maintenant devant le hangar. Ils se tenaient chacun d'un côté d'une petite porte. Mathew entra d'abord, suivi de Philippe.

Opla descendit du 4×4. À mi-chemin du hangar, une ombre rejoignit la sienne sur le sol. Louna était déjà derrière lui, un doigt sur les lèvres. Elle prit fermement sa main et

l'entraîna dans le hangar. Des caisses en bois étaient soigneusement empilées devant eux et formaient des alignements réguliers. Les véhicules des braconniers étaient stationnés là, sur la droite. Du fond du hangar leur parvenaient des éclats de voix. Les deux enfants rasèrent les caisses jusqu'au milieu du hangar. Ils ne pouvaient avancer plus loin sans risquer de se faire remarquer.

De là où ils se trouvaient, ils distinguèrent néanmoins deux hommes qui remplissaient soigneusement quatre caisses de cornes de rhinocéros. Une vingtaine à vue de nez. Les braconniers n'avaient pas chômé. Louna lui tapota le bras pour lui signaler deux silhouettes accroupies derrière un avion rangé dans le hangar : Mathew et Philippe. Derrière eux, un mercenaire. Impuissants, les enfants virent les deux hommes s'écrouler l'un après l'autre sous les coups de crosse du malfaiteur.

Opla sentit ses jambes se dérober sous lui.

Deux types se dirigèrent vers les deux corps évanouis. Opla reconnut l'affreux Bô mais pas le deuxième. Chauve, s'aidant d'une canne

pour marcher, il arrivait à peine à l'épaule du capitaine. Il jugea du pied les deux hommes à terre tout en martelant d'impatience le sol avec sa canne.

Opla avait déjà vu la tête du chauve quelque part. Mais où ? Subitement, il se souvint d'une colère de son père deux années plus tôt contre un type qui prônait l'idée de couper les cornes des rhinocéros pour empêcher le braconnage. Une fois leur corne coupée, les animaux pouvaient continuer de vivre en paix puisqu'ils n'intéressaient plus les braconniers. La presse salua l'initiative de ce riche héritier sachant faire œuvre utile au lieu de dilapider la fortune familiale. Lorsque les autorités se décidèrent enfin à s'interroger sur la destination des cornes coupées, elles découvrirent qu'elles alimentaient le trafic du « gentleman sauveur ». Son portrait fit à nouveau la couverture des journaux mais pas en héros, cette fois. C'était lui, Opla en était sûr.

Un troisième homme s'approcha du groupe et le garçon sentit son cœur se figer. Louna émit un petit cri de stupeur. Tous deux

avaient reconnu la silhouette qui se dressait aux côtés de l'homme chauve. Même sans moustache, les mèches rousses rappelaient celles de Val.

Val, qu'Opla revoyait tomber sous les balles des braconniers, s'agitait à nouveau sous son nez, manifestement à l'aise avec eux. Tout n'avait été que mise en scène pour obliger Bilbou à parler. Val était leur complice. Val était un traître.

Opla était abasourdi.

Lorsque Philippe revint à lui, le choc fut tout aussi grand. Il voulut se lever, des cris désordonnés jaillirent de sa gorge. Deux hommes le plaquèrent aussitôt à terre et le ficelèrent dos à dos avec Mathew. Un autre mercenaire arriva, tenant fermement par le bras Bilbou, mains menottées. Il le jeta contre les deux autres.

« Ouf ! Bilbou est vivant », souffla Opla à Louna. Mais le regard de la petite brillait de colère. Elle montrait l'avion de la main.

— Quoi, l'avion ? Le garçon ne comprenait pas ce qu'elle voulait dire. Tu ne veux tout de même pas que j'essaie d'arrêter cet avion ?

Louna acquiesça.

— Mais comment ?

Elle haussa les épaules et sortit de son sac à dos un énorme couteau suisse. Une lame, un ciseau, une lime, un tige-bouchon... Comme le garçon ne réagissait pas, elle serra le couteau dans sa main, et se glissa comme une ombre entre les caisses. La fillette s'approcha de l'appareil et disparut derrière la carlingue. Le garçon se faufila à son tour derrière un avion, juste à temps pour voir arriver les deux complices de Bô mis en fuite par son ami rhinocéros. Ils parlaient haut et fort avec de grands gestes.

L'homme chauve frappa violemment sa canne contre le sol et demanda à Bô de traduire.

— Chef... Ils ont trouvé les rhinocéros...

— Très bien, très bien, sourit l'homme chauve.

— Mais, poursuivit le braconnier, ils n'ont pas pu les approcher.

— Les gardes étaient là ?

— Non, chef, continua Bô en avalant sa salive, de plus en plus gêné.

— Quoi alors ? hurla l'autre d'impatience.

— Il dit que les hommes s'apprêtaient à tirer sur un rhino et son petit quand le garçon du vétérinaire s'est jeté sur l'arme et s'est échappé. Les deux rhinos et le gamin ont détalé.

— Bon, et alors ? continua le chauve.

— Les deux rhinos étaient rapides comme l'éclair... poursuivit Bô.

— Et où sont les cornes et le gamin ? hurla le bonhomme, approchant son visage menaçant de celui de Bô.

Bô déglutit et interrogea les deux braconniers qui répondirent avec la même excitation.

— Les rhinos ont disparu, traduisit Bô. Le gamin et mes autres hommes aussi. Eux deux ont marché jusqu'ici sans jamais retrouver leur trace.

Ils disent encore qu'ils ont failli récupérer le même mais qu'un énorme rhinocéros les a chargés pour protéger le petit.

— Quoi ? siffla l'homme chauve. Et vous pensez que je vais le croire ? Bô, tu prends tes hommes et vous y retournez. Je veux ces cornes, vous m'entendez ? Allez, rassemble tes hommes, et que...

— Que personne ne bouge !

— La police ! hurla Val. Tirons-nous !

L'Anglais empoigna le chauve par le bras et le tira en direction de l'avion. Profitant de la panique générale, Opla se rua sur les prisonniers, défit leurs liens sous le regard stupéfait de son père.

— Vite, cria le vétérinaire, il faut les empêcher de décoller !

Philippe disparut derrière les caisses et réapparut quelques instants plus tard, à l'autre bout de la piste d'envol, faisant face au Piper au volant du 4×4.

Le souffle coupé, Opla vit l'avion prendre son accélération et le 4×4 foncer droit sur lui. « Il est fou, il va se faire écrabouiller ! » hurla le garçon, serrant très fort la main de Bilbou. Au dernier moment, le tout-terrain vira à droite, accrochant l'aile du Piper au passage.

Déséquilibré, l'appareil quitta la piste et termina sa course spectaculaire contre une rangée d'avions de tourisme stationnés là. Le Piper prit feu sous le choc, embrasant immédiatement les autres. Les flammes montèrent rapidement très haut dans le ciel, dégageant une épaisse fumée nauséabonde.

Louna apparut alors dans l'encadrement du hangar. Fou de joie, Opla se rua sur la fillette, qui désignait l'avion en flammes et son couteau.

— Elle a sectionné tout ce qu'elle a pu trouver à sa portée dans l'appareil, traduisit Bilbou.

« Voilà pourquoi Val n'a pas freiné », pensa Opla, admiratif devant le courage de la petite.

Le tout-terrain était resté sur la piste. Philippe recouvrait doucement ses esprits derrière le volant tandis que les sirènes annonçaient l'arrivée des secours. Opla s'élança vers lui. Le vétérinaire sortit sans un mot et le prit dans ses bras. Ils observèrent en silence le brasier que tentaient tant bien que mal de maîtriser les pompiers. Val emportait son secret.

La veille du départ et malgré la fatigue, Opla ne parvint à dormir que quelques heures. Il se réveilla avant le lever du jour. Le lodge était silencieux. Seuls quelques ronflements provenaient de la chambre du vétérinaire.

Dans l'obscurité, le garçon saisit un tee-shirt et un jean, les enfila et marcha à tâtons en direction de la terrasse.

Assis dans le rocking-chair, il contempla longuement le ciel. Jamais il n'avait vu autant d'étoiles. Dans quelques jours, Pachy et le bébé trouvé dans la brousse allaient prendre leur place dans l'enclos du zoo et ne reverraient plus jamais cette terre.

Dès le lendemain, une forte dose de narcotique devait les plonger dans un profond sommeil pour leur éviter le stress du voyage. Enfermés dans une énorme caisse, ils feraient le voyage dans le même avion qu'eux. Tout était prêt. Quelques jours plus tôt, le vétérinaire avait eu l'idée de réunir Pachy et le jeune rhinocéros, jugeant que l'animal était trop petit pour rester seul. Tout s'était bien passé malgré les craintes de Bilbou. Pachy avait accueilli le jeune rhinocéros comme son propre rejeton. Il fut baptisé Derme. Une proposition de Philippe qu'Opla avait accueillie par un « je me marre » ironique. Mais au

fond, ça n'amusait pas Opla. Il essaya même de convaincre son père de ne pas emmener Pachy et Derme. De les laisser dans la réserve de Bilbou.

– J'ai été envoyé en Afrique pour ramener un rhinocéros, répondait invariablement le vétérinaire.

– Mais Pachy et Derme sont mieux ici, tu es d'accord ! insistait Opla.

– Ce n'est ni à toi ni à moi de décider. Les zoos permettent aussi aux scientifiques d'observer les espèces en voie de disparition afin de mieux comprendre comment les préserver. Et puis, il faut bien faire connaître les espèces menacées au grand public si on veut mener des campagnes de sensibilisation autour d'eux. Tout le monde n'a pas eu comme toi la chance de rencontrer ces animaux dans leur environnement naturel !

– Et alors ? Tu crois pour autant qu'ils seront heureux dans leur enclos, avec des inconnus pour leur jeter n'importe quoi à longueur de journée ?

— O.K., fiston, pouce ! coupa Philippe. Si tu veux bien, on remet cette conversation à plus tard.

La nuit était fraîche et Opla frissonna dans son tee-shirt. Il retourna dans la maison pour piocher dans le tas de pull-overs qui s'entassaient sur le canapé et ressortit. Le rocking-chair gémit à nouveau sous le poids du garçon qui resta un long moment à se balancer doucement, absorbé dans la contemplation de la Voie lactée.

Après de longues minutes de réflexion, il se dégagea du vieux fauteuil et se dirigea à grandes enjambées vers l'enclos. Le jour commençait à se lever. Derme trottinait tout autour de sa mère adoptive. De temps à autre, il poussait de petits galops, mettant en fuite les hérons qui essayaient de prendre leur poste sur le dos de Pachy. Quand il remarqua la présence du garçon, il s'approcha immédiatement et tendit le museau. Pachy le regardait sans sourciller tout en continuant de brouter. Le

garçon caressa la tête déjà volumineuse du petit rhinocéros d'où jaillissaient les deux petites cornes qui plus tard symboliseraient sa force.

Bientôt, son père surgirait avec sa trousse.

Opla arriva juste à temps pour la rentrée scolaire. Comme prévu, tout le monde était là, y compris Mlle Pomier.

Rien n'avait changé, sauf lui.

Ses camarades de classe cessèrent les râilles. Finis, les « Tête d'œuf au plat ».

Quelques mois plus tard lui parvint une lettre signée de Bilbou. Les braconniers n'avaient pas abandonné cette partie de l'Afrique, comme l'avait espéré le garçon. Aussi l'astronome avait dû transférer les rhinocéros à Atlantide qu'il transforma en conservatoire dûment gardé.

Les rhinocéros ne craignaient plus rien désormais, car c'était précisément à Atlantide que vivait son mystérieux protecteur, le grand rhinocéros qui l'avait sauvé. Opla n'avait raconté cet épisode à personne.

Non par goût du secret. Mais qui allait croire pareille histoire ? Lui-même avait fini par en concevoir un étrange souvenir, oscillant entre rêve et réalité.

Quant à Charlotte et Philippe, ils décidèrent de ne pas se quitter.

Après une aussi longue séparation, le climat était devenu plus serein. Même si, au fond

de lui, Opla savait que cela ne durerait pas longtemps. Leur guerre à eux semblait comme celle qu'il avait quittée là-bas, sans fin. À moins qu'ils ne trouvent à leur tour une zone protégée...

Et si on agissait maintenant ?

Sauver les espèces,
c'est sauver la planète

L'histoire passionnante et émouvante des rhinocéros Derme et Pachy, que tu viens de lire sous la plume de Marie Caballero, illustre le douloureux problème des espèces en voie de disparition menacées par le braconnage de réseaux très organisés à travers le monde. Une seule chose intéresse ces criminels écologiques : l'appât du gain. Et peu leur importe de porter atteinte à la diversité des espèces, si nécessaire à la survie de notre planète. Ils s'enrichissent sur le dos des générations futures, ils dilapident notre capital en nature avec la bienveillance complice de certaines autorités corrompues... Et, malheureusement, ils trouvent toujours des acheteurs avides pour les aider à signer leur forfait.

De toutes les espèces menacées et victimes de trafics qui risquent d'entraîner leur extinction, le rhinocéros est sans aucun doute le plus emblématique.

Il existe cinq espèces de rhinocéros au monde qui représentent environ 16 000 individus. Les plus importants sont les rhinocéros blancs, aux environs de 10 000, très largement devant les rhinocéros noirs (comme Derme et Pachy) qui ne sont plus que 2 700. Les uns et les autres vivent en Afrique, dans les savanes boisées. Malgré un braconnage incessant, le rhinocéros noir d'Afrique résiste. Beaucoup mieux que son cousin d'Asie : entre la Malaisie et l'Indonésie, il n'en reste qu'entre 230 et 330. La situation est encore pire au Vietnam et à Java où il ne subsiste qu'une petite centaine d'individus.

Pour te donner une idée plus précise de l'« hécatombe » et de sa rapidité, sache que l'on comptait plus d'un million de rhinocéros noirs à la fin du XIX^e siècle. Il n'en restait plus que 100 000 en 1960... Et 2 700 aujourd'hui !

Comme tu l'as appris en lisant cette histoire, le rhinocéros est essentiellement braconné pour sa

corne. Parce qu'elle est constituée de kératine, la corne du rhinocéros fait partie de la pharmacopée chinoise depuis la nuit des temps. Elle est censée guérir les maladies qui s'accompagnent de fièvres... Mais rien, jusqu'à ce jour, n'a permis de prouver l'efficacité de cette « médecine » qui s'apparente plutôt à une croyance. Tout comme on peut croire à l'astrologie pour connaître son avenir...

Le Yémen est l'autre grand pays d'importation de la corne de rhinocéros : c'est avec elle qu'on fabrique les manches des jambyas, ces fameux poignards traditionnels que porte à la ceinture tout Yéménite fortuné.

Les rhinocéros, comme de nombreuses autres espèces, sont normalement protégés par la Convention de Washington, connue sous le nom de « Cites », qui interdit le commerce des animaux menacés. Certains pays, comme l'Afrique du Sud et le Zimbabwe, ont produit d'énormes efforts pour protéger leurs rhinocéros, d'autres sont en état d'alerte, comme le Cameroun où devrait être créé prochainement un « sanctuaire » (c'est-à-dire une zone strictement protégée pour permettre la

reproduction) avec l'aide de grandes organisations internationales comme le comité français de l'Union internationale de conservation de la nature.

Pourtant, malgré tous ces dispositifs mis en œuvre sous la pression des organisations non gouvernementales d'écologistes, une menace permanente pèse sur le rhinocéros comme sur de nombreuses autres espèces. Pour t'en convaincre, il te suffirait de rendre visite un jour au centre de Roissy. Tu y verrais comment on intercepte des trafiquants qui essaient de faire entrer en France des oiseaux protégés et toutes autres sortes d'animaux qui ne demandent pourtant qu'à vivre dans leur milieu et à se reproduire selon le cycle millénaire de la nature.

Ici aussi, dans ton pays, des espèces sont menacées ou ont disparu sous l'effet du remembrement agricole, des pesticides, de l'usage immoderé des engrains, du bétonnage des zones humides, de la construction d'autoroutes... En France comme dans les pays qui te semblent si lointains, la chaîne écologique a été brisée et cette rupture a fait de

nombreuses victimes. Il y a des espèces qu'ont connues tes parents et que tu ne verras plus jamais... Il paraît que c'est le prix à payer au «progrès». Eh bien, je te le dis tout net, ce «progrès»-là, il faut le refuser.

Noël MAMÈRE
Directeur de collection

Composition : DV Arts Graphiques à Chartres

Achevé d'imprimer sur Cameron

par **Bussière Camedan Imprimeries**

à Saint-Amand-Montrond en février 2002

Conception graphique couverture : Christel Fontes

Dessin de la Souris verte : Lewis Trondheim

Dépôt légal : février 2002

Loi n° 49.956 du 16 juillet 1949

sur les publications destinées à la jeunesse

N° d'impression : 020367/1



la souris verte

Tant qu'il y aura
des rhinocéros

Marie Caballero

Postface de Noël Mamère

La vie d'Opla va basculer le
jour où il part avec son père en
Afrique, à la recherche d'un
rhinocéros...

À partir de 11 ans

Illustrations Olivier Balez



9 782748 500240

n°52

ISBN 2-74-85-0024-5

Noël Mamère

présente

la souris verte

Tant qu'il y aura des rhinocéros

Marie Caballero



SYROS
jeunesse

la souris verte

Tant qu'il y aura
des rhinocéros

Marie Caballero

Tant qu'il y aura des rhinocéros



Éditions du Chêne - Paris - France

n°52

ISBN 2-74-85-0024-5

9 782748 500240

Marie Caballero
Postface de Noël Mamère

La vie d'Opla va basculer le
jour où il part avec son père en
Afrique, à la recherche d'un
rhinocéros...

À partir de 11 ans

Illustrations Olivier Balez

